

# GUSTAVE,

OU

## LE NAPOLITAIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. <sup>K</sup>HUBERT, BENJAMIN ET ANICET,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE,

BALLET DE M. LEFÈVRE, ET DÉCORS DE M. JOANNY;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ,  
LE 4 OCTOBRE 1825.

.....  
PRIX : 1 fr.  
.....



**PARIS,**

**POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,**  
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.



**1825.**

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

DUPLESSIS, négociant, personnage muet.

BOURVILLE, banquier..... M. MARTY.

LÉON, fils de Duplessis..... M. CAMIADÉ.

GUSTAVE, fils adoptif de Duplessis... M. FRANCISQUE.

HONORINE, fille de Bourville..... M<sup>lle</sup> Adèle DUPUIS.

GEORGES, garçon de caisse chez Bourville..... M. MERCIER.

AMBROISE, vieux domestique de Bourville..... M. DUMÉNIS.

SUZANNE, femme-de-chambre d'Honorine, nièce d'Ambroise..... M<sup>lle</sup> GOUGIBUS.

OUVRIERS du port et des magasins.

PERSONNAGES invités à la Fête.

VALETS, DANSEURS ET DANSEUSES.



---

*La scène se passe à Paris en 1825, rue du Bouloy, chez M. Bourville.*

---

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

*Paris, le 28 septembre 1825.*

Par ordre de Son Excellence,  
Le Chef adjoint au Bureau des Théâtres,  
COUPART.

# GUSTAVE,

OU

## LE NAPOLITAIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une vaste salle qui sert à la fois de bibliothèque et de bureau particulier pour les cartons étiquetés, les livres de comptes et les registres de la maison ; au fond une cheminée entre deux corps de rayons chargés de livres ; au dernier plan, deux portes, celle de gauche pour ceux qui viennent du dehors, celle de droite pour ceux qui viennent de l'intérieur. Du même côté, plus en avant, un bureau-secrétaire surmonté de gros registres ; en regard, de grandes cases chargées de cartons ; au premier plan, à gauche, une autre petite porte ; des ballots et des caisses sont entassés sans ordre près du bureau.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, COMMISSIONNAIRES, CHARGEURS.

GEORGES ; au bureau devant un gros registre ouvert, désigne à des hommes de peine des fardeaux qu'il enregistre au fur et à mesure qu'on les enlève.

Encore ces deux barils et ces cinq ballots ; ils complètent la cargaison. (*Il note.*) Deux barils n° 17, cinq ballots n° 150. (*Pendant que les porteurs se chargent, il se lève.*) Dieu merci, plus d'encombrement après cela ; j'ai cru qu'il faudrait loger des marchandises jusque dans les chambres à coucher : la bibliothèque était déjà devenue un magasin supplémentaire. (*A un porteur.*) Jean, tu passeras à l'hôtel de notre commissionnaire, rue Sainte-Anne, et tu lui annonceras que le bateau à vapeur *le Commerce de Paris*, part du quai d'Orsay à cinq heures précises du matin pour le Havre. Va. (*Les commissionnaires sortent ; minuit sonne.*)

**SCÈNE II.****GEORGES**, *seul.*

Minuit ! et M. Gustave ne revient pas. Il devait être ici à onze heures et demie au plus tard ; l'inquiétude commence à me galoper ! De la rue Vivienne à notre rue du Bouloy, le chemin est si court ! Je crains que ceux de ses amis qui l'ont présenté aux réunions de cette madame de Noirvilliers, dont il ne quitte plus les cercles, ne lui aient fait faire une mauvaise connaissance ; la société est nombreuse et bien mêlée, on joue un jeu d'enfer. Il a pris les cartes en belle passion ; avec ça il est généreux ... autant qu'emporté ; dans un accès de colère il tuerait un homme, d'abord ; mais la minute d'après, il donnerait sa vie pour le sauver. Depuis qu'il honore mon adresse de quelques confidences et de certaines commissions secrètes, j'ai déjà un joli fonds d'épargnes. Je ne sais ce qu'était le père de ce garçon-là, mais il jette l'argent par les fenêtres comme un grand seigneur. Il se retient encore pour que M. Bourville ne soupçonne pas.... C'est qu'un premier commis de banquier qui va ce train-là, donne à réfléchir à son patron. (*Il regarde dans la coulisse.*) Le voici ; quelle agitation ! mauvais signe.

**SCÈNE III.**

**GEORGES**, **GUSTAVE**, *sur le seuil de la porte, à gauche au dernier plan, regarde partout avec précaution ; il est enveloppé d'un large quiroga.*

**GEORGES.**

Vous pouvez entrer. Eh bien ?

**GUSTAVE**, *se jetant sur un fauteuil.*

On ne joue pas plus malheureusement.

**GEORGES.**

Je m'en doutais....

**GUSTAVE.**

M. Bourville ne m'a pas demandé ?

**GEORGES.**

Il n'est point encore de retour ; c'est jour d'Opéra, et vous savez qu'il ne manque pas, à la sortie, d'entrer chez Tortoni pour prendre sa glace d'habitude.

**GUSTAVE.**

Il sait d'ailleurs que j'ai dû aller toucher pour lui des traites à Ecoeu, et que peut-être je coucherai à Saint-Denis, chez Verneuil.

GEORGES.

Par exemple, à défaut de son père, mademoiselle a paru fort inquiète de votre absence.

GUSTAVE.

Honorine ? Elle est si bonne ! . . .

GEORGES.

Les prétextes ne lui manquaient pas pour aller et venir par ici. Des commissions, des ordres, des invitations à porter, et à chaque tour : Monsieur Gustave n'est pas rentré ?

GUSTAVE.

Ah ! que la fortune daigne me sourire . . . .

GEORGES.

Bien des gens se seraient contentés de ce qu'elle a déjà fait pour vous, sans tenter encore les ressources bien scabreuses de la roulette et de l'écarté.

GUSTAVE.

Je ne sais quel sang coule dans mes veines ; mais il me faut de l'indépendance et de l'or : je ne serai jamais heureux sans cela . . . . Les entraves d'une place me fatiguent, les bienfaits d'un protecteur me gênent, jusqu'à l'amitié de Léon qui me pèse, je ne sais pourquoi. Ah ! si le sort voulait . . . Croirais-tu que Valmont, un petit avocat stagiaire, a gagné, il y a deux jours, cent cinquante mille francs à la soirée de la maîtresse de l'ambassadeur ?

GEORGES.

C'est un joli denier.

GUSTAVE.

Il n'avait en entrant que vingt-cinq louis dans sa poche ; et moi . . . . (*Avec emportement.*) Non, il ne sera pas dit . . . (*Ouvre un tiroir de son secrétaire et en tire une bourse.*) Voilà tout ce qui me reste ; juste la somme qu'avait Valmont ; j'aurai peut-être le même bonheur ! . . .

GEORGES.

Que faites-vous donc, monsieur ?

GUSTAVE, en scène.

Je veux recouvrer ce que j'ai perdu.

GEORGES.

Quoi ! vous retournez . . . .

GUSTAVE.

Tenter de nouveau la fortune.

( 6 )

GEORGES , inquiet.

Et si monsieur Bourville. . . . Vous pouvez le rencontrer.

GUSTAVE , vivement.

Il sera en voiture ; il fait un tems affreux ; je vais descendre par le Cloître, la Cour des Fontaines ; je remonterai devant le perron : ce n'est pas son chemin.

GEORGES.

En vérité , monsieur , vous devriez vous en tenir là.

GUSTAVE.

Impossible. ( *A part, en refermant son secrétaire.* ) Il faut tout entreprendre pour recouvrer au moins le montant de ces maudites traites , que le sort vient de m'enlever. . . .

GEORGES.

Quand monsieur rentrera , s'il demandait. . . .

GUSTAVE.

Tu ne m'as pas vu. . . . Je serai de retour avant que tu aies achevé le chargement des ballots. J'emporte la clé de la petite cour ; personne ne me verra. Adieu. ( *Il sort en courant.* )

## SCÈNE IV.

GEORGES , seul.

Le voilà lancé jusqu'ou. . . . je n'en sais , ma foi , rien. Tant pis pour lui , c'est son affaire. En qualité de garçon de caisse de monsieur Bourville, qui me donne de fort bons appointemens , je porte mes sacs à la Banque ; monsieur Gustave me donne un supplément assez gentil pour son service particulier ; je touche des deux mains ; mes épargnes s'arrondissent : le reste ne me regarde pas. ( *Il regarde dans la coulisse.* ) Eh ! eh ! le père Ambroise ; mais il veille comme un jeune homme !

## SCÈNE V.

GEORGES , AMBROISE.

Sans doute , je venais voir si vous n'aviez pas quelques hommes à me prêter pour brouetter deux tombereaux de terre qui sont nécessaires à ma plantation.

GEORGES.

Comment , ça n'est pas encore fini.

AMBROISE.

Si c'est fait pour le tems voulu , ça sera ben tout le bout du monde. Croyez-vous si facile de transformer une cour pavée

en jardin anglais, pour donner une fête au milieu de Paris, rue du Bouloy ? Ce n'est pas que je plaigne ma peine, pourvu que mam'zelle Honorine soit contente.

GEORGES.

C'est encore une fête qui va coûter bon à monsieur Bourville.

AMBROISE.

Pour le jour de la naissance d'une fille unique, on n'y regarde pas. Vous verrez la salle de repas, comme c'est décoré; et mon jardin impromptu, comme c'est vert et embaumé. Tripet n'a plus une fleur dans son clos; nous n'avons, par exemple, que quarante personnes à dîner; mais pour la soirée, cent cinquante invitations. Colinet en personne menera l'orchestre. Odry des Variétés viendra jouer des proverbes après le spectacle; et nous aurons un grimacier pour chanter la Bourbonnaise. Ah! ce sera délicieux. Mais donnez-moi des hommes, je vous en prie; on les paiera ce qu'ils voudront.

GEORGES.

Je n'ai plus que ces deux caisses à faire enlever; après cela ils sont tout à vous.

AMBROISE.

A merveille.

GEORGES.

Le bruit d'une voiture.... c'est monsieur Bourville ou monsieur Léon. (*Il se met à écrire.*)

AMBROISE.

Monsieur Léon, il y a deux heures qu'il est dans son cabinet; il était d'un triste en rentrant.... Il s'est plongé dans ses écritures et il soupire; j'vois ça, moi, en disposant mes préparatifs. Quoique son pavillon donne sur la cour, il était si préoccupé qu'il ne paraissait pas seulement se douter qu'il y avait de la lumière, du monde et du bruit à ses côtés.

## SCÈNE VI.

GEORGES, AMBROISE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Encore à l'ouvrage, Georges.

GEORGES.

Oui, monsieur, je cote les derniers ballots; il n'y a plus que ces deux caisses à enlever.

BOURVILLE.

C'est bien. Ce maudit chargement subit vous fait veiller tard.

GEORGES.

Si nous nous couchons, toutefois; n'est-ce pas, Ambroise?

BOURVILLE.

Comment, mon vieil Ambroise aussi?

AMBROISE.

Oui, monsieur, chacun pour son département. Si l'heure du départ est fixée pour les ballots à cinq heures du matin, l'heure de la réunion est fixée à cinq heures du soir, et j'ai encore bien de la besogne.

BOURVILLE.

Je vois, mes amis, que l'on s'occupe de mes plaisirs, sans négliger mes intérêts.

GEORGES.

Oh! vous pouvez en toute sûreté aller vous mettre au lit.

BOURVILLE.

Ma foi, l'opéra de *la Belle au bois dormant* m'avait mis en goût; je m'assoupissais dans ma loge comme un grand seigneur. A propos, est-il venu des lettres?

AMBROISE.

J'en ai placé trois sur votre table.

BOURVILLE.

C'est bon, je vais les lire en rentrant.

( *Les porteurs reviennent avec leurs crochets; ils saluent monsieur Bourville.* )

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PORTEURS.

BOURVILLE.

Courage! Allons, c'est le dernier voyage. ( *A Georges.* ) Ils ont chaud, donne-leur double pour-boire, entends-tu; il faut que ces braves gens soient contents.

AMBROISE.

Ah! ils le seront, je vous en réponds.

BOURVILLE.

Tant mieux. Allons, bonsoir, mes amis.

TOUS.

Bonne nuit, monsieur Bourville.



BOURVILLE.

Je vous remercie. ( *Il sort , pendant que quatre d'entr'eux prennent les caisses ; Ambroise réunit les autres.* )

AMBROISE.

Ah ça, ce n'est pas tout. Vous autres qui avez fini, il faut aider le terrassier et les gens qui sont dans la cour.

TOUS.

Certainement. Avec plaisir. Volontiers.

AMBROISE.

Je vous rejoindrai tout-à-l'heure avec un panier de vin qui vous donnera des forces.

( *Les chargeurs, qui ont des caisses sur leurs crochets, partent d'un côté, leurs camarades partent de l'autre, et l'on voit Suzanne entr'ouvrant la petite porte au premier plan à gauche, passer la tête et regarder ce qui se passe.* )

## SCÈNE VIII.

GEORGES, AMBROISE, SUZANNE.

GEORGES, apercevant Suzanne.

Pourquoi vous tordre le cou ? Donnez-vous la peine d'entrer.

AMBROISE, à Suzanne qui entre en scène, tenant une robe de bal à laquelle elle attache des fleurs.

Tiens, te voilà, Suzanne, à cette heure ?

SUZANNE.

Mon oncle, je viens voir.....

GEORGES.

Voir.... et savoir.... La curiosité est un bon réveil-matin.

SUZANNE.

Nous n'avons pas fermé l'œil encore. Une veille de fête on n'en finit pas.

AMBROISE.

Comment ! mademoiselle non plus ?

SUZANNE.

Elle a bien le tems... Et les cadeaux de monsieur Bourville à examiner. En entrant dans la chambre à coucher, nous avons trouvé sur la toilette une corbeille magnifique ; il a fallu déployer le cachemire et rêver à l'usage qu'on ferait d'une bourse de cent louis d'or tout neufs. Oh ! nous avons des choses superbes !.. ( *Avec finesse et mystère.* ) Mais un joli bouquet de roses blanches, et cette guirlande que je bâtis sur une robe de tulle ont surtout excité notre curiosité.

GEORGES.

Et c'est pour nous le faire admirer que vous venez.....

SUZANNE.

C'est ce qui vous trompe, mauvais plaisant. (*Elle jette la robe sur un siège dans la pièce voisine.*) Nous avons entendu du bruit; mademoiselle savait son père encore absent, et désirait s'assurer.....

GEORGES, *bas à l'oreille de Suzanne.*

Si monsieur Gustave était rentré.

SUZANNE, *haut.*

Taisez-vous, mauvaise langue, vous êtes d'une taquinerie....

AMBROISE.

Eh bien, vous vous aimez, dites-vous, et vous êtes toujours en querelle.

SUZANNE.

Moi l'aimer! (*A Georges.*) Je le déteste.

GEORGES, *riant.*

Ah! c'est une plaisanterie. (*Il lui prend la main.*) Allons, voyons, faisons la paix, la plus aimée des.....

SUZANNE, *vivement.*

Voilà tout ce que je voulais savoir.

GEORGES.

Quoi! savoir?

SUZANNE.

Oui, bon apôtre, jouez la surprise..... Puisque vous connaissez la devise qui accompagnait ces fleurs, « à la plus aimée, » vous connaissez aussi celui qui les avait placées si délicatement sur l'un des vases de la cheminée?

GEORGES.

Moi, que je meure si je le sais!

AMBROISE.

Allons, Georges, ne jurez pas.... Nous n'en dirons rien; avouez que monsieur Gustave.....

GEORGES.

Pourquoi ne serait-ce pas aussi bien monsieur Léon?

SUZANNE.

Parce que... parce que monsieur Léon, le fils de monsieur Duplessis, intime ami de monsieur Bourville, n'aurait pas besoin de mystère pour avouer son amour à la fille de la maison.

GEORGES.

Et pourquoi donc monsieur Gustave, qui est l'aîné, ne pourrait-il pas aussi.....?

AMBROISE.

Monsieur Gustave, monsieur Gustave.... On a beau ne pas mettre de différence dans la manière de traiter les deux jeunes gens, monsieur Gustave n'est toujours que le fils adoptif et....

GEORGES.

Et.....

SUZANNE.

Achievez donc, mon oncle.

AMBROISE.

Suffit..... Je dois me taire.

SUZANNE.

Nous voilà bien avancés.

GEORGES.

Toujours vos réticences habituelles à ce sujet..... Tenez, vous n'aimez point monsieur Gustave.

AMBROISE.

Je n'ai pas de raison pour le haïr, mais je vois avec peine son ton tranchant avec les personnes qui l'entourent, parce qu'enfin, moi qui n'ignore pas..... J'étais du voyage à Naples... En voilà assez : laissons cela....

SUZANNE.

Moi, c'est l'éclat de ses yeux qui me fait peur, surtout quand il voit quelques-uns des jeunes gens de notre société trop empressé auprès de mademoiselle ; oh ! alors....

GEORGES.

Allons, voilà les conjectures : ça va nous mener loin.

SUZANNE.

Eh bien, pour vous mettre d'accord, je m'en vais, car je suis pressée.

GEORGES, *vivement.*

C'est juste, votre maîtresse vous attend pour avoir des nouvelles.... de son père.

SUZANNE.

Oui, de son père. (*Le pinçant.*) Vous me payerez cela.

GEORGES.

Oh !

AMBROISE.

Chut, voici monsieur Léon, (*A Suzanne.*) Avant de rentrer chez ta maîtresse, place-moi le linge de table pour demain dans le buffet, entends-tu ?

SUZANNE.

Oui, mon oncle, j'y cours. (*Elle sort par la porte du dernier plan à droite.*)

## SCÈNE IX.

GEORGES, AMBROISE, LÉON.

AMBROISE.

Eh bien , monsieur , vous avez terminé ?

LÉON , *tenant son porte-feuille.*

A peu près , je venais inscrire ces soixante mille francs que Georges a touchés pour moi.

GEORGES , *à part.*

Ils conviendraient joliment à son frère dans le moment actuel.

LÉON.

Georges , notez-les sur le journal.

GEORGES.

Oui , monsieur.

LÉON.

Gustave couchera-t-il dehors aujourd'hui ?

AMBROISE.

On dit qu'il a dû aller en recette à Écouen.

GEORGES.

Oui.

LÉON.

Il m'avait promis de revenir à Paris de bonne heure.

GEORGES , *à part, écrivant sur le journal.*

Il n'y a pas manqué.

AMBROISE.

Dans tous les cas , il y sera de bon matin , sans doute. Vous n'avez rien à me commander , monsieur ?

LÉON.

Non , mon ami.

AMBROISE.

Alors , je retourne à mes ouvriers. Georges , venez - vous avec moi ?

GEORGES , *écrivain toujours.*

Une minute , si vous voulez ; mais je ne m'éloigne pas d'ici , parce que si monsieur Gustave rentrait , mes services pourraient lui être utiles.

LÉON.

Je l'attends ; j'ai besoin de causer avec lui ; je lui dirai où tu es , va.

GEORGES , *à part.*

Il lui prend là une belle idée. (*Haut, en se levant.*) Et vous ne craignez pas que la fatigue.... Monsieur Gustave peut tarder encore....

LÉON.

Je te remercie de ton attention, mais je ne me sens nulle envie de dormir.

AMBROISE.

Eh bien, allons, venez.

GEORGES.

Je vous suis. (*A part*). Mais j'aurai toujours l'œil au guet.  
(*Ils saluent et sortent.*)

## SCÈNE X.

LÉON, seul, lisant un billet.

Gustave fréquente la maison de madame de Noirvilliers, ce gouffre où les fortunes les mieux assises s'engloutissent sans retour ; et lorsqu'il tient des fonds étrangers ! Le malheureux ! si M. Bourville l'apprenait un jour ; si mon père... ! Là voilà la cause de ces absences, de cet éloignement pour moi, que j'attribuais à une passion rivale.... Lui, aimer ! ah ! le funeste penchant du jeu pourrait-il avoir encore quelque empire sur un cœur brûlé du feu qui me dévore ? Mon esprit ombrageux et timide avait pris pour des preuves d'amour les simples témoignages de l'intérêt. Et quelle femme n'est sensible à des soins aimables ! Gustave, spirituel, galant, couvre de grâces les passions violentes dont il maîtrise l'excès. Je l'ai vu au milieu de l'agitation la plus vive, trouver le ton de l'insouciance et le sourire de la gaité.... tandis que moi, dans ma timidité toujours croissante, presque inconnu, peut-être mal jugé par un monde que je néglige, je ne sais que nourrir dans la solitude le dégoût d'une vie qu'un seul objet pourrait embellir.... Je ne sais qu'aimer, sans oser même l'avouer. Honorine, puissent ces fleurs que vous aviez désirées tout le jour me fournir une occasion de lire dans votre ame ! La devise que j'y ai jointe, le mystère que j'ai mis à les offrir, parleront sans doute pour moi. (*Il écoute attentivement et va regarder à une croisée.*) Mais Gustave ne rentre point ; si je ne craignais les conjectures qu'on ferait en me voyant sortir à pareille heure de nuit, j'irais.... (*On sonne*). La sonnette d'Honorine. (*Elle redouble.*) Qui peut... ?

## SCÈNE XI.

LÉON, HONORINE, SUZANNE.

HONORINE, sortant de son appartement, à Suzanne qui arrive du côté par lequel est sorti son oncle.

Vous avez oublié, Suzanne, que j'étais à vous attendre.

SUZANNE.

Pardon, mademoiselle, j'achevais quelques préparatifs qui plus tard eussent manqué peut-être ; mais si j'avais su.....

HONORINE.

Ma pauvre Suzanne, je vous donne bien du mal à tous. Vous ici, Léon ! (*A Suzanne.*) Va vite achever ma robe, je te rejoins à l'instant.

(*Suzanne sort.*)

## SCÈNE XII.

LÉON, HONORINE.

HONORINE.

Gustave n'est-il pas encore rentré ce matin ?

LÉON.

Je l'attends.

HONORINE, *très-vivement.*

Quoi, votre ami, votre frère est absent depuis si long-tems, et vous restez calme sans vous occuper des dangers auxquels il est peut-être exposé ? A votre place j'aurais déjà.....

LÉON ; *avec le ton de la surprise.*

Vous oubliez, dans la vivacité de vos reproches, qu'à cette heure je ne saurais où le prendre ; d'ailleurs, si vous me l'eussiez permis, je vous aurais appris d'abord que Gustave doit avoir passé la nuit à Saint-Denis.

HONORINE, *avec humeur.*

Oh ! le vilain homme pour ne jamais dire ce qu'il fait. (*D'un air caressant.*) Excusez-moi, je vous prie, Léon, vous savez que votre frère est d'une pétulance extrême, qu'il nous a donné plusieurs fois des preuves de la plus mauvaise tête. Un mot inconsideré, une plaisanterie qu'il ne souffrirait pas facilement... enfin avec son caractère on est plus exposé qu'un autre, et son emploi dans cette maison.... Il est bien utile à son père.... Comme vous..... Et alors..... (*Avec intention.*) Vous ne cherchez point d'autres raisons pour justifier les alarmes, peut-être un peu trop vives, que son absence me cause.

LÉON, *la considérant attentivement.*

Cet intérêt n'a rien d'étrange. (*Avec doute.*) Vous me donnez de si bonnes raisons que je vous ferais injure en en soupçonnant d'autres.... On vient, c'est votre père.

## SCÈNE XIII.

HONORINE, LÉON, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Ambroise me le disait bien que personne ne dormait ; j'en suis fort aise, on n'apporte jamais trop tôt les bonnes nouvelles. (*Il montre une lettre à Léon.*) Ton père arrive demain soir.

LÉON.

Demain ! ah ! monsieur, combien votre attention me touche !

BOURVILLE.

Je suis sûr qu'il va tomber comme une bombe au milieu du feu d'artifice.

HONORINE.

C'est dommage qu'il n'arrive pas pour dîner.

BOURVILLE.

Eh bien ! il soupera. Il paraît qu'aujourd'hui Gustave est resté là-bas ?

LÉON, *à part.*

Qu'il est loin de soupçonner la vérité !

HONORINE.

Il aurait bien dû avertir...

BOURVILLE.

J'étais prévenu, moi ; mais dorénavant, je lui défendrai de rester en route ; je vois qu'on s'alarme facilement sur son compte.

HONORINE.

Vous l'aimez tant, mon père ; il a pour vous un attachement si respectueux, un dévouement si vrai...

LÉON, *souriant.*

Que, par réciprocité, chacun s'empresse de lui en montrer autant.

BOURVILLE.

C'est bien naturel ! Tiens, voilà la lettre de ton père, et tu inscrira les deux autres pour le Havre avec la correspondance.

LÉON.

J'y cours. Je vous donne probablement le bonsoir.

BOURVILLE.

Ou le bonjour....

LÉON, *à part.*

Veillons à ce que Gustave rentre sans être vu.

## SCÈNE XIV.

BOURVILLE, HONORINE.

BOURVILLE.

Ce pauvre Léon est un bien bon garçon ; c'est fâcheux qu'il ne veuille pas s'habituer un peu à la société. Il n'en sera que plus à ses affaires quand il aura une maison à lui.

HONORINE.

Est-ce que vous pensez que Gustave ... ?

BOURVILLE.

Ils ont l'un et l'autre des qualités excellentes ; mais Léon, moins brillant, est profondément instruit de toutes les ressources commerciales.

HONORINE, *avec intention.*

Gustave possède en outre tous ces talents d'agrément, partie indispensable, aujourd'hui, de l'éducation moderne.

BOURVILLE.

Indispensable, c'est fort. La chose vraiment indispensable, c'est d'être honnête homme, bon citoyen, instruit dans sa profession, pour la remplir avec honneur ; tout entier à ses affaires pour être digne qu'on nous confie celles des autres. Ce point une fois posé, j'applaudis à tous les efforts que fait un jeune homme pour se rendre agréable dans la société.

HONORINE.

Surtout un jeune homme bien né, qu'on doit reconnaître d'abord à ses manières.

BOURVILLE.

Est-ce que Gustave t'aurait entretenu quelquefois du secret de sa naissance ?

HONORINE.

Il ne m'a jamais parlé que de son bienfaiteur avec un sentiment profond de reconnaissance ; mais ses qualités doivent faire présumer qu'il appartient à une famille honorable.

BOURVILLE.

Ses qualités, ma chère Honorine, peuvent être aussi le fruit de l'éducation. Gustave a trouvé dans la famille Duplessis de bons exemples dont il a su profiter ; je l'estime fort, ma confiance en lui est sans bornes, et peut-être aujourd'hui même en aura-t-il une preuve éclatante.

HONORINE.

Aujourd'hui ?



BOURVILLE.

Oui, aujourd'hui. Je veux le récompenser de son zèle et de son activité.

HONORINE.

En effet, il n'eût pas montré plus d'intérêt pour votre maison, s'il eût été votre fils.

BOURVILLE.

Je lui dois cette justice, je la lui rendrai publiquement.

HONORINE.

Serait-il possible?

BOURVILLE.

J'arrangerai tout cela en présence de Léon qui le chérit bien comme un frère.

HONORINE.

Surtout depuis ce jour où Gustave lui donna une si belle preuve de son attachement. Je le vois encore, nous y étions, mon père, lorsqu'il se précipita tout habillé dans la rivière qui borde votre campagne, pour arracher à une mort certaine Léon déjà perdu sous la vague et emporté par la chute d'eau vers la roue du moulin.

BOURVILLE.

Oui, ce trait de dévouement a frappé tout le monde, et je conçois qu'il ait fait une vive impression sur ta sensibilité. Tu as été élevée sous le même toit, avec ces deux frères : j'approuve et je partage l'amitié que tu leur portes ; cependant, tu te marieras un jour ; je pense même à ton établissement prochain.

HONORINE.

A mon établissement. (*A part.*) Mille craintes... mille espérances confuses...

BOURVILLE.

Et les convenances exigeront que, te dégageant peu à peu de la trop grande familiarité des relations journalières de l'enfance, avec Gustave, surtout...

HONORINE, *à part.*

Qu'entends-je!

BOURVILLE.

Les convenances, dis-je, exigeront que tu ne témoignes plus l'intérêt qu'il t'inspire qu'avec les réserves dictées par l'usage.

HONORINE, *à part.*

Aurait-il lu dans mon cœur?

*Gustave.*

BOURVILLE.

Ce discours t'étonne, je le vois ; mais c'est pour le monde que je te parle ; il est ainsi fait : sévère dans ses jugemens sur nos intimités, même les plus naturelles ; et j'ai remarqué, ma chère enfant, qu'avec un jugement sain, tu t'abandonnais trop ingénument peut-être à tes affections.

HONORINE, *très-émue, à part.*

Je n'ose comprendre...

## SCÈNE XV.

HONORINE, BOURVILLE, GEORGES, AMBROISE.

AMBROISE, *entrant.*

Vois-tu ?

GEORGES.

Sans doute, je vois.

AMBROISE *à Bourville.*

Victoire ! monsieur, tout est fini !

GEORGES.

Ah ! nous y avons mis une ardeur... Il faut, monsieur, et vous mademoiselle, que vous y jetiez un coup-d'œil ; vrai, ça en vaut la peine.

AMBROISE.

D'ailleurs, si vous avez quelques observations à faire, si quelque chose clochait encore, les ouvriers sont là.

BOURVILLE.

Eh bien ! Honorine, viens dire ton sentiment, ou plutôt donner des éloges, car j'ai la plus haute opinion du goût d'Ambroise.

AMBROISE *s'inclinant.*

Ah ! monsieur...

HONORINE, *à part.*

Hélas ! (*Haut.*) Je vous suis, mon père.

GEORGES, *les reconduisant et revenant en scène.*

Dieu merci, les voilà dehors. Pourvu que monsieur Gustave rentre... il fait petit jour, il devait revenir de suite ; j'ai la fièvre de peur ; avec ça que monsieur Léon semble faire exprès de rôder de la petite porte à la grande comme une âme en peine, (*Gustave se précipite dans la chambre.*)

## SCÈNE XVI.

GUSTAVE, GEORGES.

GUSTAVE, *très-agité.*

Tu es seul ?

GEORGES.

Oui, monsieur; mais on veille encore. Eh bien ?

GUSTAVE, *avec rage.*

Les misérables !

GEORGES.

Vous avez tout perdu !

GUSTAVE.

Non, la fortune au contraire ne me fut jamais plus favorable.

GEORGES.

Qui peut donc vous agiter ainsi ?

GUSTAVE.

Je viens d'échapper au plus infâme guet-à-pens... Au point du jour, conçoit-on cette audace ?

GEORGES.

Un guet-à-pens !

GUSTAVE.

Tout-à-l'heure, trois hommes dans le cloître, ici à deux pas, m'épiaient, blottis contre la grille du passage Montesquieu; et malgré mes efforts, dans cette lutte inégale, j'allais succomber, si je n'avais eu l'adresse d'arracher à l'un d'eux le couteau qu'il faisait briller devant mes yeux.

GEORGES.

Oh ! ciel !

GUSTAVE.

Me voyant armé, ils ont pris lâchement la fuite.

GEORGES.

Ah ! grâce au ciel, vous voilà sain et sauf.

GUSTAVE.

Et le gain de la nuit me dédommage de ce moment de crise. Vois comme j'ai bien fait de céder à mon inspiration ? un bonheur fou, soixante mille francs et plus en or et en billets renfermés dans ce porte-feuille. (*Il cherche son porte-feuille pour le montrer à Georges.*)

GEORGES, *à part.*

Bon, j'en aurai quelque chose.

GUSTAVE, *se fouille très-vivement.*

Grand dieu!

GEORGES.

Eh bien!

GUSTAVE.

Oh! fureur!

GEORGES.

Qu'est-ce donc?

GUSTAVE.

Les scélérats, ils m'ont tout enlevé!

GEORGES.

Est-il possible?

GUSTAVE, *se fouillant de nouveau, dit avec fureur.*

Ah! mon malheur n'est que trop certain.

GEORGES, *effrayé.*

Au nom du ciel, monsieur, du silence; on vient, rentrez, c'est votre frère.

GUSTAVE.

Léon, ah! dérobons-nous à ses regards.

(*Il veut sortir, Léon l'arrête au passage.*)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Demeurez, Gustave, il faut que je vous parle.

GUSTAVE.

A moi?

LÉON.

A vous, et à l'instant même. (*A Georges.*) Laissez-nous. (*Quand Georges est éloigné.*) Malheureux, d'où venez-vous?

GUSTAVE, *à part.*

Sait-il...? (*Haut.*) Pourquoi cette question, et de quel ton...?

LÉON.

D'où venez-vous? répondez.

GUSTAVE.

Mais je viens... vous ne l'ignorez pas, de St-Denis, chez Verneuil.

LÉON.

Non.

GUSTAVE.

Non !

LÉON.

Hier, à huit heures du soir, un de nos amis communs vous a rencontré sur le boulevard.

GUSTAVE.

Il s'est trompé.

LÉON.

Non. Et la nuit entière, où l'avez-vous passée ?

GUSTAVE.

Ces interpellations curieuses....

LÉON.

Chez madame de Noirvilliers, dans une maison....

GUSTAVE.

Qui donc ose épier mes démarches ?

LÉON.

Ah ! je voudrais les avoir épiées, et connaître seul.... ( *Il lui montre un billet que prend Gustave.* )

GUSTAVE, après avoir lu.

Un billet anonyme.

LÉON.

Un avis important.

GUSTAVE.

Eh bien ! soit.... Que n'allez-vous en faire part à celui qu'il intéresse ?

LÉON.

Qui donc intéresse-t-il plus que toi ?

GUSTAVE.

Aussi bien, je dois m'apercevoir depuis quelque tems à la réserve de vos manières, à l'humeur sombre dont vous poursuivez tous mes mouvemens, toutes mes actions, que notre fraternité vous pèse.

LÉON.

Ah ! Gustave, tu blasphèmes.... Si tu pouvais lire au fond de mon ame, sentir de combien de sacrifices serait peut-être capable ce frère que tu calomnies ! Moi, de la réserve, moi, ingrat, va, mon cœur ne sait pas oublier ! Mes jours sauvés par toi...

GUSTAVE, avec plus de douceur, et lui prenant la main.

Tu l'eusses fait pour moi.

LÉON.

Qui, je l'eusse fait ; je veux le faire, je veux t'arrêter sur le bord de l'abîme.... Tu ne sais pas dans quel piège on va t'entraîner.... Cette maison brillante où tous les plaisirs dangereux enivrent des fous abusés, tu ne sais pas qu'il suffit d'y paraître pour perdre l'estime et la confiance ; tu ne sais pas qu'on en sort avec le mépris même de ceux qu'on y rencontre.

GUSTAVE.

Ah ! je sais....

LÉON.

Non. Tu ne sais pas qu'on s'y déshonore, ou tu n'y serais jamais entré.

GUSTAVE.

Eh bien ! oui, mon fatal secret t'est connu ; oui, depuis quelques mois, abusé par un espoir.... Léon, j'étais las d'être à charge.....

LÉON.

A charge à ton père !

GUSTAVE.

Pardonne, chaque mot que je prononce est une injure pour mes bienfaiteurs.... Des idées folles, des projets extravagans, le besoin de beaucoup d'or pour les satisfaire..... Si tu savais....

LÉON.

Parle !

GUSTAVE.

A toi, oui. Je t'ouvrirai mon âme. Ah ! si je t'avais demandé des conseils, si j'avais osé t'avouer...

LÉON.

Mon cher Gustave ; oui, oui, avoue-moi tout. On se relève d'une imprudence, d'une fausse démarche ; car c'est-là seulement....

GUSTAVE.

Pourquoi ma malheureuse étoile inspira-t-elle à M. Bourville l'idée de m'envoyer chercher cette fatale traite ?

LÉON.

Grand Dieu ! tu as osé...

GUSTAVE.

On vient ; M. Bourville... où me cacher ?

LÉON.

Imprudent !... demeure.

## SCENE XVIII.

LÉON, GUSTAVE, BOURVILLE, HONORINE,  
GEORGES, AMBROISE, OUVRIERS.

BOURVILLE.

Oui, mon enfant, il faut que tu te couches; tu ne veux pas paraître à la fête de demain l'air abattu et fatigué; quelques instans de repos te feront grand bien.

AMBROISE.

Monsieur a raison, puisque tout est fait, et que vous approuvez tout, nous pouvons taper de l'œil une heure ou deux avant que de reprendre nos travaux, Ah! vous voilà donc enfin, monsieur Gustave?

BOURVILLE.

Comment...

HONORINE.

Gustave!

GEORGES, *à part.*

Il est bien tombé.

BOURVILLE.

Si tôt! J'en devine le motif... Il s'est rappelé qu'il avait peut-être aussi des préparatifs...

GEORGES, *à part.*

Comme il devine juste!

GUSTAVE.

Monsieur...

HONORINE.

Ils étaient faits d'avance, mon père; je l'ai reconnu à la grâce de son envoi. Vos fleurs sont charmantes! (*Léon fait un mouvement.*)

GUSTAVE.

Moi! (*A part*) Que signifie...? (*Il regarde Léon.*)

LÉON, *à part.*

Elle n'hésite même pas; elle ne pense qu'à lui.

GUSTAVE, *avec violence, à part.*

C'est Léon!

BOURVILLE.

As-tu touché les vingt mille francs?...

GUSTAVE.

Ciel!

HONORINE, *l'examinant.*

D'où naît son trouble?

BOURVILLE.

Eh bien ! à quoi rêves-tu donc ? Je te demande si ?...

LÉON, *prenant la scène.*

Les vingt mille francs ! c'est à moi qu'il faut les demander, monsieur ; il vient de me donner les billets en rentrant, pour les encaisser, suivant mon habitude.

GUSTAVE, *à part.*

Qu'entends-je !

GEORGES, *à part.*

En voici bien d'un autre.

BOURVILLE.

Toujours exact, mon ami ; donne-les moi.

LÉON, *tirant les billets de son portefeuille.*

Les voici, monsieur. (*Bourville prend les billets et les compte.*)

GUSTAVE, *bas à Léon.*

Ah ! Léon, tu me sauves l'honneur !

LÉON.

Nous sommes quittes, tu m'as sauvé la vie.

(*Gustave, stupéfait de ce qui lui arrive, saisit avec transport la main de Léon ; celui-ci lui impose silence. Honorine paraît satisfaite, tandis que Bourville compte les billets sans faire attention à ce qui se passe autour de lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE II.

*La cour transformée en jardin. Au fond, la façade du corps-de-logis. Un perron élégant, orné d'arbustes en caisses, conduit, par quelques marches, à la porte de la galerie dont les fenêtres drapées donnent sur la cour. Au dernier plan, à gauche, un kiosque orné de fleurs, où doit être placé l'orchestre. En avant du kiosque une grotte également décorée. À droite, au premier plan, le cabinet de Léon. Tout l'emplacement est déjà garni d'arbustes, de fleurs et de statues.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, *dans son cabinet à son bureau ;* AMBROISE, *en scène avec Suzanne, donnant des ordres à des valets ;* GEORGES, *un moment après.*

LÉON, *assis devant son bureau.*

Oui, avant l'arrivée de mon père, je veux savoir à quoi je



dois prétendre. Sans Honorine , toutes ces richesses qu'il m'annonce comme devant tripler nos capitaux , deviennent sans aucun prix à mes yeux. ( *Il se remet à écrire.* )

AMBROISE , *à des valets portant divers objets.*

Par là , par là , maladroits ; a-t-on vu mettre le feu d'artifice au milieu du concert ? ça ferait un beau charivari.

SUZANNE.

Vous voulez donc , mon oncle , le placer sous la remise ?

AMBROISE.

La remise à présent , elle se croit dans une cour. Dites donc la grotte.... Vous ne voyez pas les quartiers de roches ?

SUZANNE , *y touchant.*

Oui , oui , mon oncle ; tiens , ce n'est que du carton... Mais ça prendra comme des étoupes.

AMBROISE.

On placera le feu plus loin.

SUZANNE.

Ah ! contre le grand mur de la raffinerie ?

AMBROISE.

Au diable , tu vois bien que c'est le temple des Grâces pour ce soir , ta raffinerie.

SUZANNE.

Oh ! oui ? c'est juste : ça donne en face des croisées de mademoiselle ; ça fera bien , mais ce ne sera qu'un petit feu de poche , pas vrai , comme celui qu'on a placé sur table au dessert , le jour que monsieur a été nommé chef de légion de la garde nationale.

AMBROISE.

Ça sera , ça sera ce que ça sera.... Voyons , auras-tu l'esprit de faire placer ce chiffre dans le médaillon du kiosque , pendant que je vais placer les pièces d'artifices ?

SUZANNE.

Ah ! je crois bien.

AMBROISE , *allant vers la fontaine.*

Ah ! mon dieu , les imbécilles qui n'ont pas apporté ma tête de lion pour cacher le tuyau de la pompe.

SUZANNE.

Si , mon oncle , on l'a déposée dans la grande auge que vous avez habillée en fontaine.

AMBROISE, *la prenant et l'ajustant.*

A la bonne heure, donc !

( *Pendant que Suzanne attache le chiffre, qu'Ambroise arrange la tête de lion, Georges traverse le théâtre avec un plateau et arrive au cabinet de Léon.* )

GEORGES, *à Léon dans le cabinet.*

Voici votre café, sans pain, comme vous le désiriez. Mais monsieur, il est deux heures tout au plus et l'on ne dine qu'à six.

LÉON.

C'est bien, merci.

GEORGES.

Monsieur Bourville vous prie de ne pas quitter votre cabinet avant qu'il soit venu vous parler.

LÉON.

Ici ?

GEORGES.

Oui, monsieur.

LÉON.

Je l'attendrai. ( *Il arrange ses papiers.* )

SUZANNE, *à Georges.*

Si l'on se reposait sur vous du soin des arrangemens, rien ne serait prêt.

GEORGES.

Pourquoi ? mes commissions faites, je suis à vous : voyons.

SUZANNE.

Oui, un bon ouvrier quand l'ouvrage est fini.

## SCÈNE II.

LÉON, GUSTAVE, SUZANNE, AMBROISE, GEORGES.

GUSTAVE, *à Georges.*

Ah ! c'est toi.....

GEORGES.

Monsieur, vous venez admirer.....

GUSTAVE.

Où est Léon ? ( *A part.* ) Sa générosité m'a fait rougir de moi-même.

GEORGES.

Il vient à vous, je vous laisse.

LÉON, *sortant de son cabinet.*

Ah ! c'est toi , Gustave ?

AMBROISE , *à Suzanne.*

Maintenant o'est au couvert qu'il faut songer. (*A' Georges.*)  
Arrive-tu , paresseux ?

SUZANNE.

Moi , je vais habiller mademoiselle. (*Ils sortent.*)

### SCÈNE III.

LÉON , GUSTAVE.

GUSTAVE.

Mon ami , depuis ce matin je n'avais pu trouver encore le moment de t'exprimer sans témoins.....

LÉON , *l'interrompant.*

Gustave , si le service que j'ai pu te rendre te donne le désir de faire quelque chose pour moi.....

GUSTAVE , *vivement.*

Le désir ; quelque chose , ah ! mon bras , mon sang , ma vie ; dispose de tout , à toute heure , sur-le-champ.

LÉON.

J'ai mis avant ce jour ton dévouement à l'épreuve ; aujourd'hui je n'exige de toi qu'une promesse.

GUSTAVE.

Parle.

LÉON.

Ne retourne jamais dans cette maison.

GUSTAVE.

Jamais , jamais ; je n'aurai d'autre société que la tienne , d'autres amis que les tiens. (*Il lui prend la main.*) Quant à la somme payée sois sans inquiétudes ; quelques fonds d'épargne que je réaliserai.....

LÉON.

Je pourrai moi-même.....

GUSTAVE.

Non ; non , ce que je touche de la bonté de mon père ; tous mes appointemens satisferont bientôt.....

LÉON.

Monsieur Bourville vient de ce côté , cache ton agitation.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES , BOURVILLE.

BOURVILLE.

Ah ! ah ! te voilà , Gustave ; je ne suis pas fâché de vous ren-

contrer ensemble; maintenant que j'ai terminé toutes mes affaires de commerce, je pourrai causer à mon aise avec vous, et consacrer au monde, à ma fille, le reste de la journée. A propos d'Honorine, il faut que je vous distribue à chacun votre emploi; Gustave se charge-t-il spécialement de recevoir, de faire placer nos dames; de veiller à ce qu'elles aient toutes le bouquet qui leur est destiné?

GUSTAVE.

Avec le plus grand plaisir.

BOURVILLE.

Toi, Léon, je te donne le département des tables de jeu; veille à ce que le boston, l'écarté n'enlèvent pas tous mes danseurs.

LÉON.

Je vous le promets.

BOURVILLE.

Tâche surtout, je t'en prie, qu'on s'en tienne à un jeu modéré... Il existe assez à Paris de ces repaires favorisés, où des fripons et des dupes luttent d'infamie et de dégradation. Vous, mes chers amis, attachés à vos devoirs, vous ne connaissez pas ces écoles du vice.

GUSTAVE, à part.

Hélas!

BOURVILLE.

Le ciel en soit loué! car du jour qu'on y met le pied; on perd tout sentiment d'honneur. Oui, j'aime chacun de vous comme un fils; mais si l'on venait me dire qu'abusant de ma confiance, vous fréquentez des lieux de ce genre, je crois que je vous chasserais sans pitié de chez moi.

GUSTAVE, à part.

Grand Dieu!

BOURVILLE.

Mais, ce n'est pas là, Dieu merci, l'objet de notre entretien. (Il les rapproche de lui, les prend par la main et leur dit avec affection.) Ecoutez-moi: Duplessis, à son départ d'Europe, vous recommanda à mes soins, sans mettre de différence entre le fils de l'hymen et celui de l'adoption; il me laissa même entièrement maître de votre avenir. Puisqu'il arrive ce soir, je veux le fixer cet avenir et le fixer avant son retour, car il m'enlèverait ce plaisir.

GUSTAVE.

Quoi! c'est pour cela?

LÉON.

Vous daignez vous occuper ! . . .

BOURVILLE.

Demain, mes fonctions de père doivent cesser ; Duplessis reprendra les droits que lui donne la nature, et je n'aurai plus que ceux de l'amitié.

GUSTAVE.

Comment pouvez-vous ajouter à vos bontés pour nous ?

BOURVILLE.

Gustave, j'avais ton âge, lorsque Duplessis me prit dans sa maison ; comme toi j'étais orphelin, il fut mon protecteur ; je veux être le tien, à mon tour. A dater de ce jour, tu ne fais plus partie de mes employés ; mon premier commis devient mon associé.

GUSTAVE.

Moi ? . . .

BOURVILLE.

Je te reconnais une mise de fonds de deux cent mille francs, et dans deux ans je te laisse ma maison.

GUSTAVE.

A moi . . . Permettez qu'à vos genoux . . .

BOURVILLE.

Que fais-tu, c'est dans mes bras qu'il faut venir. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant, mon ami, parcours avec honneur la nouvelle carrière qui s'ouvre devant toi ; te voilà sur le chemin de la fortune et de la gloire ; oui, de la gloire : car si la patrie couronne le guerrier qui se dévoue pour la défendre, elle honore aussi le négociant qui travaille à sa prospérité.

LÉON.

Mon cher Gustave, reçois mes félicitations bien sincères.

GUSTAVE, *attendri.*

Ah ! mon frère !

BOURVILLE.

Léon, tu penses bien que j'ai fait aussi ta part ; je n'avais rien à t'offrir du côté de la fortune ; l'activité paternelle a tout fait pour toi ; mais il me reste une fille . . .

LÉON.

Ciel !

GUSTAVE, *à part.*

Qu'entends-je ?

BOURVILLE.

Je te la donne ; je te confie ce que j'ai de plus précieux , de plus cher au monde.

GUSTAVE , à part.

Je reste anéanti.

LÉON.

Je pourrais prétendre.... Mon cœur suffit à peine aux sentimens qu'il éprouve. Mais.... Honorine.... dois-je me flatter qu'elle daigne approuver un choix qui me rendra le plus fortuné des hommes ?

BOURVILLE.

Ce choix n'est-il pas celui de son père ?

GUSTAVE , à part.

Malheureux Gustave !

BOURVILLE.

Je sais qu'elle te rend toute la justice que tu mérites ; viens près d'elle , je veux avant la fête qu'elle accueille en toi son futur époux , et ce soir , je présenterai à l'assemblée réunie mon gendre et mon associé. ( *A Gustave.* ) Je te laisse , tu ne tarderas pas à nous joindre , nous t'attendrons tous les trois au salon. ( *Il sort avec Léon.* )

## SCÈNE V.

GUSTAVE , seul.

Lui ! l'époux d'Honorine. Jamais..... Non , jamais ! Cet odieux projet ne s'accomplira point , ou ma vengeance.... Ma vengeance ! sur qui tombera-t-elle ? L'un me sauve de l'infamie , l'autre partage sa fortune avec moi. ( *Avec fureur.* ) Eh ! que m'importent l'honneur , les richesses , s'ils m'enlèvent un trésor mille fois au-dessus de tout ce qu'ils me laissent ! Qu'ils gardent leurs bienfaits , leur amitié , je ne veux rien de ceux que je déteste... Oui , Léon , je te déteste , je hais en toi tout ce que les hommes estiment ; je hais surtout cet avantage d'une naissance connue qui , seule , te donne des droits que tu feras valoir en vain , tant que j'existerai. D'ailleurs , elle n'est plus libre , elle est à moi.... Comment disposera-t-on d'un cœur qui m'appartient ! S'ils le savaient peut-être ; non , non , mon rival aime. Ces fleurs qu'on admirait c'est lui qui les a données ; il aime , il ne cédera pas sa proie ; mais il ne l'aura qu'au prix du sang.

## SCÈNE VI.

GUSTAVE , AMBROISE , GEORGES , SUZANNE , VALETS.

AMBROISE , *marchant pesamment , tout essoufflé.*

Monsieur Gustave ! monsieur Gustave !

GEORGES , *arrivant de l'autre côté en courant.*

Je vous avais bien dit au pavillon....

SUZANNE , *arrivant derrière son oncle et montrant Gustave.*

Le voilà.

AMBROISE , *s'avançant.*

Nous voulons être les premiers. (*On entend un air de marche.*)

GEORGES.

Monsieur Bourville avait fait prévenir toute la musique de la Légion.

SUZANNE.

Entendez-vous ? c'est sous vos croisées. (*Cris dans la coulisse , qui se joignent à la musique. Plusieurs voix : Vive monsieur Gustave ! Vive l'associé de monsieur Bourville !*)

GUSTAVE , *ayant repris un peu de calme , après un grand effort.*

Mes bons amis , je suis on ne peut plus sensible... (*Entrainant vivement Georges en scène.*) Georges , emmène-les ; pour la première fois , je ne serais pas maître de mon trouble....

GEORGES , *surpris.*

Quoi donc , monsieur ?

GUSTAVE , *s'efforçant de montrer de la joie.*

Tiens , partage d'abord à ces bonnes gens.... (*Il lui donne sa bourse. Bas.*) Repousse toute cette cohue de valets. (*Haut.*) Suzanne , Ambroise , plus tard , je vous exprimerai.... Je termine une affaire.... (*Ils s'éloignent ; on voit à travers les croisées du fond Honorine parcourir la galerie.*) Honorine !... (*Elle précipite sa marche.*)

GEORGES , *à la coulisse*

Oui , mes amis , rebroussez chemin.

GUSTAVE , *courant à Georges.*

Occupe tout le monde ; qu'on ne vienne pas de ce côté.

GEORGES.

Oui , monsieur. (*En sortant.*) Au diable si j'y comprends

rien! ( *Cris dans la coulisse : Vive l'associé de monsieur Bourville !* )

## SCÈNE VII.

GUSTAVE, HONORINE.

GUSTAVE *marche rapidement vers elle.*

Vous venez de voir Léon et votre père ?

HONORINE.

Je n'ai pensé qu'à votre désespoir.

GUSTAVE.

Où allez-vous ?

HONORINE.

Le monde arrive ; ils le reçoivent ; j'ai pu quitter à la hâte le salon , pour vous voir un moment.

GUSTAVE.

Quelle a été votre réponse ?

HONORINE.

Je n'ai pu dire un mot.

GUSTAVE, *violemment.*

Trahiriez-vous la foi jurée ?

HONORINE.

Non, non.

GUSTAVE.

Qu'allez-vous faire ?

HONORINE.

Apprendre à Léon notre amour.

GUSTAVE.

S'il persiste ?

HONORINE.

Ouvrir mon ame à mon père.

GUSTAVE.

S'il est... sans pitié ?

HONORINE, *avec hésitation.*

Alors...

GUSTAVE, *respirant à peine.*

Alors...

HONORINE, *osant à peine prononcer.*

Forcée d'obéir...



GUSTAVE, *avec explosion.*

Obéir!

HONORINE, *épouvantée.*

Gustave!

GUSTAVE, *l'examinant et prenant le bouquet qu'elle tient à la main.*

Vous voilà parée déjà... Elles vous sont donc bien chères, ces roses...

HONORINE.

Puisque c'est vous...

GUSTAVE, *froissant le bouquet.*

Ce n'est pas moi, non... (*Il le déchire et le jette loin de lui.*)  
Et s'anéantisse comme ces fleurs que je foule aux pieds, quiconque osera vous enlever à ma tendresse.

HONORINE, *anéantie.*

Je me sens mourir...

GUSTAVE, *tâchant de prendre sur lui.*

Écoutez, Léon vous aime autant que je vous adore.

HONORINE.

Il est loyal et généreux.

GUSTAVE.

Votre père ne se rétractera pas.

HONORINE.

Il est plein de tendresse pour moi.

GUSTAVE.

Il faut me suivre.

HONORINE.

Vous suivre... où?...

GUSTAVE.

Au-delà des mers... que sais-je?... au bout du monde!

HONORINE.

Vous pouvez me proposer...

GUSTAVE.

La seule voie qui nous reste.

HONORINE.

Et ma famille, malheureux!

GUSTAVE.

Nous nous tiendrons lieu de tout.

HONORINE.

Et l'honneur?

GUSTAVE.

Un mariage secret le met à couvert...

HONORINE, *d'une voix oppressée.*

Gustave, je t'en prie, laisse-moi fléchir mon père; laisse-moi l'espoir d'un bonheur dont je n'aie point à rougir.

GUSTAVE, *après avoir réfléchi.*

Eh bien! j'y consens; songes-y bien, ma vie, celle de Léon, sont dans tes mains. Il vient de ce côté, laisse-moi.

HONORINE, *effrayée de son mouvement.*

Ah! Gustave....

GUSTAVE.

Que tout se décide.

HONORINE, *s'attachant à son bras.*

Je t'en conjure.

GUSTAVE, *l'entraînant vers l'endroit où se portent ses yeux.*

J'ai hâte de connaître ma destinée.

HONORINE.

Faut-il t'en prier à genoux? Laisse faire à ma tendresse.

GUSTAVE, *s'arrêtant, et d'un langage plus bas.*

Tu le veux, c'est le dernier sacrifice, le dernier; mais qu'il cède..... qu'il se hâte..... tous mes sens se bouleversent à l'idée...

HONORINE.

Au nom de notre amour... (*Elle le pousse; il cède avec peine, et s'éloigne. Elle revient en scène.*) O mon Dieu! j'implore ta bonté; détourne de nous les maux qui nous menacent!

## SCÈNE VIII.

HONORINE, LÉON, PUIS GUSTAVE ET SUZANNE.

LÉON.

Honorine en ces lieux... je peux donc enfin lui parler de mon amour... Elle paraît troublée; qu'avez-vous, Honorine?

HONORINE, *à elle-même.*

Armons-nous de courage.

LÉON.

Vous détournez de moi vos regards mal assurés; d'où naît cette contrainte?... est-ce ma présence...?

HONORINE.

Oh ! non , jamais elle ne me fut importune. Mais , monsieur Léon...

LÉON.

Eh bien ! achevez. (*Il lui prend la main.*) Vous êtes tremblante ; quelle cause subite.. ? Je voudrais connaître et je crains de pénétrer cette cause.

HONORINE.

Votre bonté me rassure et m'enhardit... Mais , avant que je parle... vous me promettez un secret...

LÉON , *fortement.*

Éternel !

HONORINE.

Eh bien !... (*Avec un grand effort.*) Léon , je ne puis être votre épouse.

LÉON.

Vous ne pouvez...

HONORINE.

Mon cœur ne m'appartient plus.

LÉON.

Quoi !

HONORINE.

Votre frère...

LÉON.

Gustave !

HONORINE.

Vous savez tout maintenant , soyez l'arbitre de mon sort.

LÉON.

C'est Gustave qu'on me préfère!..... je voulais me faire illusion encore..... Ah ! je devais déjà le savoir. (*A Honorine.*) Ainsi , sans égard pour la volonté d'un père...

(*Gustave , pendant cette dernière question de Léon , paraît en scène , et du geste semble indiquer à quelqu'un de venir du côté où il est.*)

HONORINE.

Toujours elle fut sacrée pour moi... Il vous a promis ma main , mais il ignore... (*Gustave écoute attentivement , Suzanne s'est approchée de lui ; il la retient.*) L'exigez-vous ?

GUSTAVE , *impérieusement.*

Honorine...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Mademoiselle!...

GUSTAVE, brusquement.

Tout le monde, réuni dans le salon, vous demande, vous désire...

SUZANNE.

Votre absence étonne...

GUSTAVE, appuyant.

Paraît longue.

LÉON, présentant la main à Honorine.

Permettez que je vous accompagne.

GUSTAVE, lui saisissant le bras.

Deux mots avant. (*A Honorine.*) Pardon, mademoiselle; nous vous suivons...

HONORINE.

Gustave! Léon!

GUSTAVE, insistant.

Vous voyez qu'on vous cherche; monsieur votre père s'approche.

SUZANNE.

Venez, mademoiselle....

HONORINE, à Gustave.

Ah! si votre colère... (*A l'autre.*) Léon, soyez prudent...

LÉON, avec calme.

Je ne compromettrai personne.

GUSTAVE, du ton de la politesse.

Je vous le répète, nous vous suivons à l'instant.

(*Honorine sort avec Suzanne.*)

## SCÈNE X.

LÉON, GUSTAVE.

GUSTAVE, la suivant des yeux et s'adressant tout-à-coup avec violence à Léon.

Hors sa possession toutes les félicités de la terre ne sont rien

pour moi ; elle m'a donné son cœur , nos sermens sont irrévocables !

LÉON.

Cette façon impérieuse . . .

GUSTAVE , *avec une force qu'il veut toujours concentrer et qui va croissant à la fin de la phrase.*

Est déplacée peut-être . . . pardonnez-en l'expression à mon trouble . . . (*Il lui prend la main.*) Je vous dois beaucoup , Léon : vous sentez-vous assez de générosité pour ajouter à ma reconnaissance , pour renoncer à vos prétentions ?

LÉON.

Renoncer ! . . .

GUSTAVE , *d'un ton plus doux.*

En faveur de votre ami.

LÉON.

Ne dois-je donc connaître l'amitié que par des sacrifices ?

GUSTAVE.

C'est le dernier que je sollicite de votre attachement.

LÉON.

En serait-il un plus pénible . . . Dans votre cruel égoïsme vous ne daignez pas même vous informer si j'ai pu voir Honorable sans éprouver pour elle un sentiment aussi vif que le vôtre ; votre aveugle passion ne calcule rien.

GUSTAVE , *avec chaleur.*

Je suis aimé.

LÉON.

Faites valoir ce titre auprès de monsieur Bourville ; quant à moi . . .

GUSTAVE , *avec la surprise de la colère.*

Vous n'y renoncez pas ?

LÉON.

Je m'en rapporte à son jugement pour serrer ou rompre des nœuds . . .

GUSTAVE , *montrant à Léon les fleurs du bouquet éparées sur le sol.*

Je les briserai comme . . .

LÉON , *reconnaissant son présent.*

Malheureux , vous n'avez pas craint . . . Ah ! cet outrage . . .

GUSTAVE , *reprenant du calme sitôt qu'il voit l'agitation de Léon.*

C'est assez : vous comprenez donc l'unique moyen de terminer notre différend.

LÉON, *avec indignation.*

Oui, je le comprends, ingrat. (*Croisant les bras et regardant Gustave avec fermeté.*) Tu comptes bien sur ma délicatesse pour oser avec cette insultante froideur provoquer un frère, qui ne reculera pas devant ton audace, mais qui pourrait sans déshonneur refuser ton appel barbare.

GUSTAVE, *avec indignation.*

Refuser....

LÉON.

Que devrais-je à un homme tel que toi, si mon indulgente amitié n'avait couvert d'un voile officieux le dérèglement de ta conduite? Si je disais un mot, tu serais perdu sans retour; et fier d'avoir séduit un cœur, peut-être par des dehors trompeurs de vertu, tu prétends impérieusement me l'arracher, à moi dont la vie est sans tache.

GUSTAVE, *s'animant de nouveau.*

Je ne puis vivre sans Honorine !

LÉON.

Et pour sceller votre union c'est mon sang que tu veux répandre, dans cette maison où tu ne peux faire un pas sans rencontrer des preuves de ma sollicitude, et de la générosité d'un père qui revient aujourd'hui pour nous presser dans ses bras.

GUSTAVE, *exalté.*

Tout disparaît devant mon amour; le but est là, il faut que j'arrive ou que je tombe foudroyé sur la route.

LÉON.

Te voilà donc à découvert.

GUSTAVE, *ému malgré lui.*

Oui, je suis un monstre d'ingratitude..... mais mon amour, c'est tout mon être; je voyais déjà dans Honorine des vertus, des soins qui devaient maîtriser sans retour la fougue de mes passions, et c'est toi qui vas désenchanter ma vie. Avant que ma raison soit tout-à-fait égarée, Léon, c'est à ton cœur que j'en appelle: ma fierté s'humilie jusqu'à reconnaître la justice de tes reproches; je maudis devant toi mes emportemens odieux; je ne rougis pas de te prier d'avoir pitié de ma frénésie. Honorine t'estime assez pour t'épouser, si son père l'exige; mais votre hymen c'est ma mort, et ce souvenir te poursuivra sans relâche jusques dans les bras de ta femme dont tu n'obtiendras que de la froideur et des larmes; car elle pleurerait ma perte, et son désespoir ferait ton supplice.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Messieurs, on ne comprend plus rien à votre retard ; monsieur Bourville a toujours voulu qu'on se mît à table ; en se plaçant mademoiselle Honorine s'est presque trouvée mal.

GUSTAVE, *vivement.*

Grand Dieu !

GEORGES.

Rassurez-vous, elle a repris ses sens lorsqu'Ambroise est venu dire que vous causiez encore avec monsieur Léon.

GUSTAVE.

Une affaire....

GEORGES.

Monsieur Bourville veut absolument vous voir.

GUSTAVE.

Nous y allons. (*A Léon avec prière.*) A minuit devant ce pavillon je viendrai apprendre mon sort. (*Haut.*) Viens-tu, Léon?.. Mon frère. (*Bas.*) Que personne ne lise sur notre visage. (*Il lui veut prendre la main.*)

LÉON, *se refusant au mouvement de Gustave.*

Georges, tu diras à monsieur Bourville que je serai seulement à la soirée.

## SCÈNE XII.

LÉON, *seul.*

« Elle pleurerait ma perte, et son désespoir ferait ton supplice. » Le cruel a frappé juste ; il a mis l'enfer dans mon cœur. Je la verrais toujours pensive et distraite, préoccupée d'un seul objet ; près de moi, c'est un autre qui la ferait tressaillir, soupirer ; ah ! je serais un barbare d'insister. Elle t'aime, Gustave, elle me l'a dit ; elle t'aime, voilà ton excuse... c'est ma condamnation. Puis-je vivre pour détruire leur félicité, et puis-je vivre sans Honorine!... Le seul de nous trois je ferai le sacrifice de ma vie sans affliger personne ; personne ne rattache ma vie à son bonheur. Que dis-je ? elle n'est qu'un obstacle. (*Silence.*) Eh bien ! qu'il disparaisse. (*Il réflé-*

*chit.*) Mais, l'homme qui peut associer à tant d'amour une honteuse passion, trouvera-t-il dans son ame assez de délicatesse pour la félicité de celle que je lui cède ? Si l'honneur me défend de dévoiler sa conduite, l'intérêt d'Honorine, éblouie, entraînée.... Vaine espérance dont je veux m'abuser jusqu'au dernier moment ; il est aimé, elle attribuerait au désespoir, à la haine... Je veux la voir encore, mais sans rien divulguer... avant que Gustave... Oui, je veux que mon dernier entretien se retrace quelquefois à sa mémoire lorsque je ne serai plus, et que mon souvenir soit doux à sa pensée !

### SCÈNE XIII.

LÉON, BOURVILLE, AMBROISE, MUSIENS, VALETS,  
DIVERS INDIVIDUS.

BOURVILLE, à Léon.

En vérité, mon cher ami, c'est aussi trop d'amour pour le travail.

AMBROISE, aux musiciens.

Placez vos instrumens dans le kiosque.

BOURVILLE.

Il est des affaires qu'il faut remettre.

LÉON.

Quand elles peuvent l'être ; mais, pardon... j'allais...

AMBROISE, aux valets.

Allumez vite.

BOURVILLE.

Né pas même paraître au salon !

LÉON.

Vous verrez qu'il m'était impossible..

BOURVILLE.

C'est ton refrain. Tu sais que Gustave répète sans cesse qu'on te trouvera quelque jour mort sur tes écritures.

LÉON.

Hélas !

BOURVILLE.

Tu as fini au moins ?

LÉON.

A peu près.



BOURVILLE.

Viens faire ta paix avec tout le monde. Voilà déjà ces messieurs qui passent dans la galerie et se dirigent de ce côté. (*A Ambroise.*) Eh bien ! Ambroise ?

AMBROISE.

Je suis en mesure. Monsieur sait qu'il est convenu qu'après la petite fête on ne dansera ici que jusqu'à dix heures.

LÉON, *à part.*

Tant mieux.

AMBROISE.

A cause de la fraîcheur des soirées on continuera le bal dans la galerie le reste de la nuit.

LÉON, *à part.*

Je pourrai donc parler à Honorine.

BOURVILLE.

Viens-tu ?

LÉON.

Je vous attendais.

BOURVILLE.

Sans doute, tu n'oses plus te présenter seul. Allons, viens. (*Il l'entraîne par le bras.*)

## SCÈNE XIV.

AMBROISE, LES PRÉCÉDENS, *hors* BOURVILLE ET LÉON.AMBROISE, *à des valets.*

Les chaises par ici. (*A un valet.*) Le musicien a-t-il sa grande flûte et sa baguette ? (*A lui-même.*) C'est une fière surprise que je leur prépare. On verra si le vieil Ambroise s'y entend. (*A un troisième.*) L'Amour et les Zéphirs sont-ils habillés ? (*A lui-même.*) Ma petite fête sera charmante. (*A un quatrième.*) Les Grâces ont-elles du rouge ? Bon... (*Aux musiciens.*) Messieurs, mettez-vous d'accord. (*A un valet.*) On peut descendre. (*A un autre.*) N'oubliez pas les paravens dans la salle des registres, pour les proverbes avant le souper. On arrive, alerte. Laissez ranger tout le monde, et quand mademoiselle mettra le pied sur la première marche, le transparent, l'orchestre, les voix, partez.

## SCÈNE XV.

(*Toute la société arrive ; chaque dame est amenée par un convive qui lui donne la main ; des bouquets en touffes sont apportés dans des corbeilles , et offerts aux dames par leurs cavaliers. Toutes les dames se rangent des deux côtés du théâtre.*)

SUZANNE , du haut du perron.

Voici mademoiselle. (*Honorine paraît entre Léon et Gustave , qui lui donnent la main pour descendre les marches.*)

AMBROISE , donnant le signal.

Partez.

(*L'orchestre joue , le transparent du kiosque s'allume comme par enchantement , Bourville présente sa fille aux dames , qui offrent des fleurs ; Honorine est placée au milieu des dames sur un siège élégant.*)

PREMIÈRE ENTRÉE DU BALLET.

LES GRACES.

DEUXIÈME ENTRÉE.

L'AMOUR.

(*Il vient les prévenir qu'un enchanteur est dans la grotte , mais qu'il a besoin d'elles pour le réduire et l'amener ; elles vont le chercher.*)

TROISIÈME ENTRÉE.

(*Les Grâces bientôt ramènent l'enchanteur dans des liens de fleurs , et tandis qu'elles forment des passes autour de lui , il tire l'horoscope d'Honorine , dont la pâleur atteste la souffrance.*)

GUSTAVE , à Ambroise.

Mon hon Ambroise , mademoiselle Bourville me charge de te remercier de l'idée ingénieuse de ta petite fête. Elle se réserve de te témoigner plus tard combien elle y a été sensible. (*Aux invités.*) Maintenant , messieurs , n'oublions pas que nous devons consacrer le reste de la nuit au plaisir. (*Aux musiciens.*) Les contredanses peuvent commencer. (*A Honorine.*) Et si mademoiselle veut permettre..... (*Il lui présente la main. L'orchestre change de mesure et joue une contredanse ; on se met en place , Gustave engage Honorine.*)

HONORINE , à Gustave.

Je crains de ne pouvoir supporter... (*Elle pose son mouchoir et son éventail sur son siège.*)

LÉON.

Si je parle à voix basse à Honorine, je redoute l'impétuosité de Gustave; il ferait un éclat. Quel moyen.... ( *Il regarde le siège que vient de quitter Honorine.* ) Ah ! cet éventail. ( *Il prend l'éventail.* ) Échappé de ses mains, il sera un consentement.

( *Gustave conduit Honorine pour figurer; Léon écrit au crayon quelques mots sur l'éventail. Honorine, en figurant, a porté ses regards du côté de Léon, qui lui indique son intention par un geste.* )

GUSTAVE a saisi le regard d'Honorine et le geste de Léon.

Quel mystère.... ! ( *Haut à Honorine qu'il ramène en place.* ) Vous êtes bien agitée.

HONORINE, chancelant.

Je ne puis faire un pas de plus.... Veuillez permettre, Gustave, que je m'asseye un instant. ( *Gustave la soutient jusqu'à son siège; tout le monde s'interrompt et accourt.* )

BOURVILLE.

Quoi donc encore ?

HONORINE, prenant le mouchoir et l'éventail pour s'asseoir.

C'est le trouble..... Le bruit.... Je ne m'attendais pas.... ( *Elle profite du mouvement pour entr'ouvrir l'éventail et lire ce que Léon a écrit.* ) Ce n'est rien, mes amis, continuez; que monsieur Gustave me dispense seulement..... ( *Elle laisse échapper l'éventail qui tombe à terre.* )

LÉON, qui a vu le mouvement d'Honorine.

Allons, encore un moment de bonheur!

GUSTAVE, ramassant vivement l'éventail qu'il entr'ouvre pour lire, et le remettant ensuite à Honorine, sans qu'on ait vu son mouvement.

Un rendez-vous; elle accepte. Voudrait-il dévoiler ma conduite....? Quelle perfidie ! ( *Il parcourt la scène avec agitation, pendant que Bourville engage les convives à ne pas interrompre leurs plaisirs. Arrêtant son valet.* ) Georges.

GEORGES.

Monsieur.

GUSTAVE.

Va prendre dans ma bibliothèque deux épées.

GEORGES.

Vous voulez.... ?

GUSTAVE, *chaudement.* ( *Prélude de valse.* )

Mes deux épées.

GEORGES.

J'entends bien, monsieur ; mais.... ( *On invite les dames.* )

GUSTAVE.

Tu passeras derrière le kiosque pendant les figures ; et tu déposeras les armes dans la grotte. ( *Georges reste immobile.* )

BOURVILLE, *s'approchant de Gustave.*

Eh bien, Gustave, vous n'invitez pas les dames ?

GUSTAVE.

Je vous demande pardon ; déjà.... ( *A Georges.* ) M'entends-tu ?

GEORGES, *revenant à lui.*

Oui, monsieur. ( *Il sort.* )

( *Pendant la valse Léon se promène distrait.* )

LÉON.

Les minutes sont des siècles pour moi !

GUSTAVE, *s'est approché d'Honorine que son père entretient.*

Vous ne craignez pas que l'air du soir n'agisse trop violemment sur vous ; si vous voulez rentrer ?

BOURVILLE.

Oh ! pendant la valse nous gagnerons les appartemens. ( *On aperçoit Georges qui passe avec les deux épées ; qu'il va déposer dans la grotte. A Léon.* ) Ah ça, j'espère que tu ne nous quitteras plus ?

LÉON.

Mon cher bienfaiteur, je vous demande comme une grâce de ne point encore vous occuper de moi.

BOURVILLE.

Allons, tu sais que je ne veux jamais contrarier ta bizarre exactitude ; viens le plus tôt possible ; Gustave va accompagner Honorine. ( *Il marche avec Gustave qui les considérait avec anxiété et lui présente la main.* ) Voulez-vous, mon cher associé, donner la main à ma fille pour..... ?

GUSTAVE.

Trop heureux. ( *A part.* ) Contenons-nous.

LÉON, qui a passé du côté d'Honorine au moment où elle se lève.

Je vous attends.

HONORINE, à Léon.

Au dernier coup de dix heures.

GUSTAVE a entendu, et dit avec rage :

J'y serai le premier.

( Léon se retire ; Gustave passe d'un côté d'Honorine, Bourville de l'autre, et tous trois disparaissent entre deux groupes de danseurs. Léon est dans le pavillon ; on le voit à son bureau ; une lampe de travail l'éclaire ; il plie un papier en quatre et le met sous un carré de marbre. )

LÉON.

Personne ne sera compromis. ( Il a pris un autre papier sur son bureau. ) La lettre de mon père ! l'infortuné ! ( Il tombe la tête dans ses mains, abîmé de douleur ; la valse continue, et à mesure que le nombre des valseurs diminue sur la scène, on voit au fond, à travers les croisées de la galerie qui donnent sur la cour, tourner les ombres des individus. )

LÉON, se relevant.

O mon père ! toute votre tendresse ne saurait me rendre ce que j'ai perdu.... Plaignez votre fils, et ne l'accusez pas.

( Tous les danseurs sont partis ; les valets remportent les flambeaux ; Ambroise, qui les dirige, sort avec eux. )

AMBROISE.

Vous entendez, lorsqu'on aura présenté les glaces, vous ouvrirez toutes les croisées, et je mettrai le feu aux poudres.

( Il sort avec ses domestiques. )

## SCÈNE XVI.

LÉON, GUSTAVE.

LÉON.

Chère Honorine, voilà l'heure. ( Gustave passe et arrive à la grotte ; il prend les épées ; Léon ouvre la porte de son pavillon, il entend du bruit. ) Est-ce elle ?

GUSTAVE.

Léon.

LÉON.

Qui m'appelle ?

GUSTAVE.

Viens le savoir.

LÉON, *à part.*

Gustave, que veux-tu ?

GUSTAVE.

Ta mort....

LÉON.

Apprends....

GUSTAVE.

Je sais tout.

LÉON.

Honorine...

GUSTAVE.

Viendra trop tard.... prends.

LÉON.

Jamais.

GUSTAVE, *lui présentant la pointe.*

Elle approche.... tu ne la verras pas. (*Léon lancé, tombe sur l'épée de Gustave.*)

LÉON.

Ah ! (*Il tombe.*)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HONORINE, AMBROISE.

(*Honorine est arrivée pour les voir l'épée à la main, et pour assister à la catastrophe.*)

GUSTAVE, *vivement.*

Honorine!

HONORINE.

Qu'ai-je vu !.... je me meurs. (*Elle chancelle, Gustave la reçoit dans ses bras.*)

(*Les croisées du salon s'ouvrent, tout le monde s'y précipite ; Ambroise, qui vient de passer avec un flambeau derrière le kiosque, met le feu à l'artifice, et la toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU SECOND ACTE.

---

## ACTE III.

*Le théâtre représente un grand appartement ; au fond une porte battante qui donne sur la cour ; quatre petites portes en regard : la première à gauche , au premier plan , donne dans les chambres de domestiques ; la deuxième à gauche , dernier plan , conduit en dehors ; la première à droite , premier plan , donne dans la cour du second acte ; la deuxième à gauche , dernier plan , donne dans les appartemens.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, SUZANNE, GUSTAVE, HONORINE.

GUSTAVE, *entre rapidement tenant dans ses bras Honorine évanouie et la dépose sur un fauteuil.*

Rien ne peut donc la faire revenir ; depuis vingt minutes tous mes soins ont été inutiles. C'est trop d'anxiété ; toute idée de précaution ou de crainte disparaissent ; il faut qu'on la rende à la vie.... ( *Il parcourt la scène comme un furieux.* ) Georges, Suzanne !

SUZANNE.

Eh ! mon Dieu , qu'est-il arrivé ?

GEORGES.

Eh quoi ! monsieur... ?

GUSTAVE.

Du secours , au nom du ciel , du secours ! voulez-vous qu'elle expire dans nos bras ? ( *A part.* ) Effroyable journée !

SUZANNE.

Que va dire monsieur , lorsqu'il va voir mademoiselle en cet état ?

GUSTAVE, *donnant des soins à Honorine à l'aide des domestiques.*

Où est-il ?

SUZANNE.

Il reconduit tout son monde , la société se sépare , la disparition subite de mademoiselle , qu'on croit rentrée chez elle , a brusquement interrompu la fête.

GUSTAVE.

Que faire ?

GEORGES.

Si nous la transportons dans son appartement.

GUSTAVE, *vivement.*

Oui, c'est le mieux ( *À Georges, en soulevant Honorine.* )  
A-t-on remarqué mon absence ?

GEORGES.

Monsieur Bourville vous demandait à grands cris.

GUSTAVE, *à Suzanne.*

Appuie sa tête sur ton épaule, passe ton bras autour d'elle pour la soutenir : il faut l'emporter sans être vus.

HONORINE, *tressaille, fait un mouvement et les yeux encore fermés.*

Gustave !

SUZANNE.

Elle reprend connaissance.

GUSTAVE, *avec crainte et cherchant à l'entraîner.*

Aidez-moi !

HONORINE, *ouvrant les yeux, reconnaissant Gustave qu'elle vient d'appeler, cherche encore autour d'elle.*

Et Léon ? .... ( *Comme retrouvant toute sa pensée.* ) Sauvez Léon... Suzanne... Georges... courez au pavillon, courez....

GUSTAVE, *à demi-voix.*

Honorine, je ne pensais qu'à vous. ( *Suzanne est sortie ; Gustave à Georges.* ) Suis ses pas.

## SCÈNE II.

HONORINE, GUSTAVE.

HONORINE, *à Gustave.*

Malheureux, qu'avez-vous fait ?

GUSTAVE.

Trahi par ce que j'avais de plus cher au monde !....

HONORINE.

Trahi !

GUSTAVE.

Ces lignes tracées à la hâte, ce rendez-vous....



( 49 )

HONORINE.

N'étiez-vous pas sûr de ma tendresse? ne connaissait-il pas mon attachement pour vous?

GUSTAVE.

Que sais-je? le trouble, la jalousie....

HONORINE.

Nous sommes tous perdus!...

GUSTAVE.

Nous le serons, oui, par vos éclats indiscrets.

HONORINE.

Dans mon trouble involontaire ai-je pu vous compromettre, Gustave?... Ah! je n'accuserai pas celui que j'ai tant aimé; il en est encore tems, fuyez, fuyez avant qu'on sache....

GUSTAVE.

Moi partir!...

HONORINE.

Silence, nous ne sommes pas seuls.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, BOURVILLE.

GUSTAVE, dès qu'il aperçoit Bourville se penche sur le fauteuil d'Honorine, et lui dit affectueusement et à haute voix :

Vous voyez que vous n'étiez point en état de supporter l'éclat et le bruit. (*Se tournant vers Bourville.*) Mademoiselle voulait reparaitre....

BOURVILLE.

Quelle imprudence!

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE, revenant par la porte qui donne dans la cour.

SUZANNE.

Ah! monsieur, ah! mademoiselle!

BOURVILLE.

Qu'as-tu donc, Suzanne?

HONORINE.

Mon sang se glace.

Gustave.

GUSTAVE, *impatiem.*

Eh bien !...

SUZANNE.

Je viens du pavillon ; la lueur de la lampe brillait à travers la porte entr'ouverte ; j'ai appelé , point de réponse , tout était en désordre , un siège renversé.

BOURVILLE.

Et Léon ?

SUZANNE.

Il n'y était pas.

HONORINE.

Grand Dieu !...

BOURVILLE.

Il n'y était pas !...

SUZANNE.

Deux fois j'ai dit : Monsieur Léon , monsieur Léon ; toujours le même silence ; mais auprès de la porte , nous avons vu sur le plancher des traces de sang. (*Gustave lui saisit vivement le bras et la repousse vers sa maîtresse , sans être vu du père.*)

BOURVILLE.

Quelle horreur !

SUZANNE, *en s'approchant du fauteuil d'Honorine , balbutie encore.*

Sur les marches....

BOURVILLE.

Je crains d'entrevoir. Grand Dieu , se pourrait-il !... (*Il s'approche , prend fortement Gustave par la main , et l'amène à l'avant-scène.*) Gustave , qu'as-tu fait de ton frère ?

GUSTAVE.

Plus épouvanté que vous peut-être de cette étrange disparition....

BOURVILLE, *fortement.*

Qu'as-tu fait de ton frère ?

HONORINE, *se jetant vers Bourville.*

Mon père , ne le perdez pas.

BOURVILLE.

Tu connaîtrais ce mystère ?

HONORINE.

Grâce ! grâce !

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES, *vivement.*

Monsieur, nul indice n'éclaire nos démarches. Monsieur Léon ne se retrouve pas ; mais cette lettre qu'il écrivait pour vous, est restée sur son bureau.

GUSTAVE.

Une lettre!...

BOURVILLE.

Qui m'est adressée ?

HONORINE.

Que va-t-elle nous apprendre !

BOURVILLE, *regarde.*

Étrange mystère ! ( *Il ouvre et lit d'abord.* ) Je ne puis concevoir. ( *Il tend la lettre.* ) Lisez, Gustave.

GUSTAVE, *lit.*

« Depuis long-tems la vie m'était à charge, j'ai dû y mettre un terme. »

HONORINE, *à elle-même.*

Lui !

GUSTAVE, *lisant.*

« Si c'est un crime, je suis seul coupable. »

HONORINE, *à elle-même.*

Mais, quelle vision effroyable m'a donc troublée ?

GUSTAVE, *lisant.*

« Je souffrais trop ; reportez sur Gustave toute la tendresse que vous me prodiguez ; il aime Honorine. » ( *Bourville regarde Gustave et Honorine.* ) Qu'ils soient unis!...

GUSTAVE.

O mon frère !

HONORINE.

Ame généreuse !

GUSTAVE, *lit.*

« C'est le dernier vœu de l'infortuné Léon... »

BOURVILLE.

Le jour même du retour de son père, il a pu, sans frémir, attenter à ses jours.

GUSTAVE, *hors de lui.*

Léon ! non , il ne s'est pas tué.... Cette lettre prouve la bonté, la noblesse de son âme ; mais j'éclaircirai ce mystère ; c'est moi qui suis un monstre , indigne de la pitié , de l'amour. Cher Léon !... Attendez-moi , Bourville , Honorine , ne me maudissez pas ... Ma tête se perd.... O mon Dieu , guide mes pas. Honorine , je vous en supplie , suspendez vos malédictions, s'il y en a pour moi dans votre cœur. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

BOURVILLE, HONORINE.

BOURVILLE, *à lui-même.*

J'avais pensé qu'une rixe affreuse.... Mais cette lettre.... cette absence. (*A Honorine.*) Vous qui savez sans doute....

HONORINE.

Mon père, ne m'interrogez pas ?

BOURVILLE.

Je croyais avoir mérité la confiance de ma fille.

HONORINE.

Ce que j'ai vu.... ce que j'ai entendu.... jette mes idées dans une telle confusion.... Non, je ne puis rien vous dire, je ne sais pas même ce que je pense.

BOURVILLE.

Pourquoi n'avoir point avoué vos sentimens véritables ? Je n'aurais pas laissé Léon se bercer d'un espoir que vous vous êtes hâtée de détruire ; c'est vous qui avez éveillé dans son âme un affreux projet.

HONORINE.

Vous m'accusez ?

BOURVILLE.

Comment aurait-il appris votre amour pour Gustave, si vous n'en n'aviez pas fait l'aveu ? Hier, lorsque j'interrogeai votre cœur, qui vous empêchait de me confier cet amour ? Alors je vous aurais fait connaître les motifs qui m'engageaient à préférer Léon ; et peut-être eussiez-vous approuvé ma conduite.

## SCÈNE VII.

BOURVILLE, HONORINE, AMBROISE.

AMBROISE, *sortant de la porte, à gauche*

Monsieur, mademoiselle, bannissez toute inquiétude.

Que veux-tu dire?

BOURVILLE.

Il est en ces lieux.

AMBROISE.

Qui?

HONORINE.

M. Léon.

AMBROISE.

HONORINE, *hors d'elle-même.*

Léon! j'en ai vu tomber.

AMBROISE.

Il n'est pas mort.

BOURVILLE.

Où est-il?

AMBROISE, *montrant la porte.*

Il est là.

HONORINE.

Le crime n'a point été consommé. Dieu! je te remercie!

BOURVILLE.

Je cours le serrer dans mes bras.

## SCÈNE VIII.

HONORINE, AMBROISE.

HONORINE.

A quel bienfait devons-nous sa vie?

AMBROISE.

Resté seul dans la cour, j'ai cru voir comme une ombre se mouvoir sur le seuil du pavillon : c'était lui..... Assis sur les marches, il cherchait à se relever; j'ai soutenu sa faiblesse. Le bon jeune homme, il imposa silence à ma douleur, et trouva, dans ma chambre, du secret, du repos et des secours. (*Honorine court à la porte des appartemens.*)

HONORINE.

Suzanne! (*Elle paraît.*) Que fait Gustave? où est-il?

SUZANNE.

Il erre dans toute la maison comme un furieux.

HONORINE.

Qu'il vienne sur-le-champ; cours le chercher. O mon Dieu! tu n'as pas voulu qu'il fût un meurtrier!

AMBROISE.

•Pauvre enfant! (*A Honorine.*) M. Léon approche avec monsieur votre père.

## SCÈNE IX.

BOURVILLE, LÉON, HONORINE, GUSTAVE.

HONORINE.

Comment soutenir sa vue! (*Elle s'appuie sur un fauteuil.*)  
GUSTAVE se précipite dans l'appartement par la porte du salon.  
*Il lève la tête et voit Léon sur le seuil de la porte des domestiques.*

Léon! (*Il tombe à ses pieds et presse ses mains.*) Te voilà!

LÉON, *très-faible.*

Relève-toi, Gustave. Honorine, pourquoi détourner vos regards? Nous avons tous des torts. (*Il s'assied.*)

GUSTAVE.

Des torts, toi! pendant que ma rage préparait ta perte.

BOURVILLE.

Il est donc vrai?

GUSTAVE.

Oui, sa perte.

LÉON.

Sa douleur l'égaré.

GUSTAVE.

J'idolâtrai votre fille, je l'idolâtre encore; délirant de jalousie, je le soupçonnais indignement de me tromper de concert avec elle.

HONORINE.

Moi, le tromper, grand Dieu!

GUSTAVE.

Ma tête n'était plus à moi; la fureur égarait ma raison, et c'est lorsque renonçant pour moi à l'existence, il traçait noblement ses volontés dernières, c'est alors que je venais pour l'égorger.

LÉON, *assis.*

Le ciel qui dirigeait tes pas, n'a pas voulu que je couvrissse de deuil la maison de mon bienfaiteur, par l'accomplissement de mon horrible projet; ton attaque imprévue interrompt le cours de mes idées funestes, et c'est à l'obstacle que tu mis à mon entrevue avec Honorine que je dois de vivre encore.

BOURVILLE.

Ainsi, Léon, vous l'aviez conçu sans frémir, et vous l'auriez exécuté sans remords, cet affreux dessein de vous arracher à tant de douces affections, à la tendresse d'un vieux père, qui ne fût rentré dans sa patrie que pour arroser de ses larmes le cadavre de son fils criminel.

LÉON, *assis.*

Que vous dirais-je ? j'étais encore enivré de l'espoir d'obtenir une main bien chère, et cet aveu d'un autre amour, qui est venu comme un coup de foudre briser toutes mes espérances, me trouva sans force et sans énergie. Dans un même moment, j'obtenais et je perdais tout ce qui pouvait me faire chérir la vie.

GUSTAVE.

Je serais indigne du nom d'homme, si je résistais plus longtemps. Aujourd'hui, qu'après tant de secousses affreuses, je peux mesurer avec calme l'étendue de ton sacrifice, je ne veux point en abuser.

LÉON, *assis.*

Que dis-tu ?

GUSTAVE.

Ne m'interromps pas, laisse-moi profiter du peu de vertu que le remords et la reconnaissance font rentrer dans mon âme. La chaise de poste qui transporte au point du jour, jusqu'à Marseille, les fonds destinés pour les Grecs, est déjà prête; qu'elle m'emporte sous un ciel étranger, loin d'une famille dont je n'étais pas digne.

BOURVILLE, *à part.*

C'est le ciel qui l'inspire.

LÉON.

Mon frère!

GUSTAVE.

Je partirai! Qu'importe où je traînerai ma triste existence. La Grèce d'ailleurs ouvre un vaste champ au courage; j'irai chercher des périls sur cette terre illustrée par les efforts d'un peuple généreux, et peut-être la gloire de ma mort rachètera les fautes de ma vie.

HONORINE, *effrayée.*

Gustave, vous voulez... ?

BOURVILLE, *l'arrêtant.*

Eh quoi! ma fille...

GUSTAVE.

Honorine, Léon, mon père, ne laissez pas à mon imagination le temps de se reconnaître; Bourville, unissez-les, embrassez-moi, mais que je parte, que je parte à l'instant.

LÉON, *oubliant sa faiblesse et sa blessure, se lève et court à son frère.*

N'emporteras-tu pas son amour? tu serais encore le plus heureux. Gustave, elles retentissent toujours à mon oreille, ces paroles déchirantes et trop vraies:.. « Léon, tu n'obtiendras que de la froideur et des larmes, car elle pleurerait ma perte, et son désespoir ferait ton supplice. » Oui, je ne le supporterai point... Reste; reste pour faire son bonheur.

BOURVILLE, *sévèrement.*

Arrêtez, Léon; pourquoi ces inutiles débats? Vous oubliez qu'un père seul a le droit de disposer de la main de sa fille, et je le pardonne à votre entraînement. Ah! ne détourniez point Gustave du seul parti qu'il lui convienne de prendre, du seul qui convienne à tous. J'ai dû calculer, avec réflexion; toutes les chances de bonheur possible pour mon enfant, et l'idée d'un mariage entre Honorine et votre frère ne s'est jamais offerte, ne pouvait jamais s'offrir à ma pensée.

LÉON.

Vous ne saviez pas qu'ils s'aimaient.

BOURVILLE.

Je savais....

LÉON, *avec vivacité.*

Daignez m'entendre : j'avais disposé de mes jours, je n'existe plus pour vous; Honorine est redevenue libre; mes derniers jours étaient pour son bonheur, pour leur félicité commune; mes derniers vœux doivent être sacrés pour mon bienfaiteur : daignez les accomplir aujourd'hui même.

BOURVILLE.

Insensé, tu songerais encore....

LÉON.

Non, je ne préviendrai pas le terme que m'assignera le destin; je le jure par vous, par mon père; mais que mon dernier vœu s'accomplisse.

BOURVILLE.

Et si des obstacles imprévus s'opposaient....

LÉON.

Lesquels? Ceux de la fortune; mon père à ma demande ne



mettra point de différence entre ses deux fils.... Ne rejetez pas ma prière.... la leur... ( *A Honorine et à Gustave.* ) Unissez-vous à moi pour le fléchir, il ne résistera plus, ( *A Bourville.* ) Faut-il vous en supplier à genoux ?

TOUS.

Léon !

BOURVILLE.

Relevez-vous. ( *A tous.* ) Ma résistance vous paraîtrait cruelle, si je ne vous en faisais connaître les motifs. ( *A Léon.* ) Je voulais éviter à Gustave une confidence pénible, je voulais à jamais renfermer dans mon sein un secret..

TOUS.

Un secret !

BOURVILLE, à Léon.

Que ton opiniâtreté m'arrache; c'est toi, Léon, qui me force à parler. ( *Montrant Gustave.* ) Il va comprendre toute ma situation, après cette triste confidence. ( *A sa fille.* ) Elle ne regarde que Gustave et vous. Honorine, vous réfléchirez aux nœuds éternels que vous voudriez former, et vous, Gustave, vous verrez si votre délicatesse vous permettrait encore d'accepter la main de ma fille, lors même que sa volonté pourrait être contraire à la mienne.

GUSTAVE.

Jè cherche à comprendre....

LÉON, passant près de Gustave, tandis que Bourville semble imposer silence à Honorine, qui marche vers lui avec une vive émotion.

S'il s'agit, comme je le crois, d'avantages réglés en ma faveur, je ne pense pas que le plus ou moins de fortune puisse vous occuper un moment; dans tous les cas, vous pourrez compter sur la mienne, car jamais à présent d'autres liens....

GUSTAVE.

Mon ami, mon frère !

LÉON, épuisé par les efforts qu'il vient de faire.

Je vous laisse libre, et je vais chercher un peu de repos : j'en ai besoin.

GUSTAVE.

Permetts que mon bras....

LÉON.

C'est inutile; demeure. ( *Il lui montre Bourville, et dit à Ambroise, qui se trouve au fond :* ) Approche, mon vieil ami.

( *Il tend la main à son frère.* ) Adieu, Gustave. ( *A Bourville.* )  
 Et vous, mon cher bienfaiteur, vous tenez leur sort dans vos  
 mains ; je vous les recommande encore. ( *Il s'approche d'Hono-  
 rine, lui prend la main, va la baiser, s'arrête et s'éloigne, en  
 disant :* ) Adieu, Honorine: ( *A part.* ) Grand Dieu, laisse-moi  
 de la force au moins, et mon prompt départ servira peut-être  
 leur amour ! ( *A la sortie de Léon, presque porté par Ambroise,  
 et tandis qu'Honorine et Gustave, après lui avoir donné un  
 dernier regard, demeurent dans l'attente, et sans oser se dire  
 un mot, Bourville sonne.* )

## SCÈNE X.

BOURVILLE, HONORINE, GUSTAVE.

BOURVILLE, à Georges qui se présente.

Georges, veillez à ce que personne ne vienne nous troubler  
 avant que je ne fasse avertir. ( *Gustave et Honorine se jettent  
 un regard douloureux.* )

BOURVILLE, s'avancant en scène.

Nous sommes seuls.

GUSTAVE.

Seuls.

BOURVILLE.

Gustave, votre passion funeste....

HONORINE, à part.

Funeste!...

BOURVILLE.

Bravant tous les droits, toutes les convenances....

GUSTAVE.

Ah! monsieur....

BOURVILLE.

Veuille m'écouter avec attention et ne pas m'interrompre.  
 Vous avez porté le chagrin et l'effroi dans ma maison, où  
 régnaient la paix et le bonheur ; l'idée de la désobéissance dans  
 le cœur de ma fille, pour qui mes moindres désirs étaient  
 sacrés autrefois....

HONORINE.

Mon père!...

BOURVILLE.

Ma fille, j'ai demandé à ne pas être interrompu. ( *A Gustave.* )  
 Votre passion a tout oublié pour se satisfaire, et le respect dû  
 au toit hospitalier, et les droits d'un père sur son enfant.

Vous tenez d'une adoption votre rang dans la société, et sourd à la reconnaissance vous vouliez la mort d'un de vos parens adoptifs ; je vous associais à ma fortune, et sourd à la voix de l'honneur, vous abusiez des sentimens de ma fille unique, dont vous flétrissiez peut-être à jamais l'avenir....

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, je connais tous mes crimes ; je n'ai qu'une seule excuse.

BOURVILLE.

Oui, vous aimez Honorine, direz-vous ; Honorine vous aime ; Léon vous la cède. Eh bien ! jugez, qu'elle juge elle-même, si je dois me rendre à vos desirs. (*Nouveau mouvement de Gustave et d'Honorine ; silence de recueillement de la part de Bourville.*) Il y a environ vingt-trois ans, c'était en mars 1802, Duplessis me proposa de l'accompagner à Naples, où ses affaires l'appelaient ; je fis le voyage.... Un jour que nous traversions la place où l'on exécute les criminels, un grand rassemblement de peuple arrêta notre marche ; nous essayâmes long-tems de nous frayer un passage, mais la foule, à chaque instant croissante, nous empêchant même de retourner sur nos pas, il fallut nous abandonner au torrent.... Aux cris *les voilà ! les voilà !* qui retentissaient à nos oreilles, nos yeux se portent, involontairement, vers la prison où l'on dépose les condamnés ; les portes venaient de s'ouvrir, et des chefs de bandes qui avaient été pris, les armes à la main, dans les gorges de la Calabre, montaient deux à deux sur le char de mort, qui devait les conduire au supplice. Derrière eux, venait une femme seule, qu'on assurait être la veuve d'un des leurs. Près de monter avec les autres, elle s'arrête : tous ses traits expriment l'agitation la plus vive, et d'une voix suppliante : Que je le voie encore une fois, dit-elle, en s'adressant au prêtre vénérable qui marchait à ses côtés ; mon père, faites qu'on ne me refuse pas cette grâce, que votre charité obtienne ce dernier instant de bonheur, dans ce monde, pour une malheureuse mère.

HONORINE.

Un froid mortel me saisit....

GUSTAVE.

Je frémis malgré moi.

BOURVILLE.

A cette scène inattendue, la foule se presse étonnée, et dans toute cette multitude, qu'enchaînent l'intérêt et la curiosité, au

murmure confus de mille voix, succède le plus profond silence. L'homme de Dieu reparaît ; ses prières n'avaient pas été vaines ; il portait dans ses bras un enfant nouveau-né. Mon fils, mon fils, dit la mère tremblante, la voix de la nature a donc été entendue. Elle le serre sur son cœur, le couvre de baisers, offre le sein à ses lèvres avides, et tandis qu'elle prodigue ces derniers soins, ces dernières caresses, l'heure fatale a sonné, elle frissonne, essuie une larme, tombe à genoux, et le saint homme, les mains étendues, bénit aux yeux de la foule attendrie l'innocence et le repentir !...

HONORINE.

Serait-il possible ?

GUSTAVE, à part.

Mon sort tout entier s'éclaircit !

BOURVILLE.

Duplessis, saisi de pitié, s'approche, et l'idée d'arracher à la misère, et peut-être à l'opprobre, ce malheureux enfant, décide son humanité ; il s'adresse au gardien, les magistrats accueillent sa demande ; et mon ami, sans enfans alors, adopte le pauvre orphelin.

HONORINE, entraînée.

Cet enfant ?

GUSTAVE, au désespoir.

C'est moi.

HONORINE, avec effroi.

Vous ?

BOURVILLE.

Oui, ma fille, c'est lui ; son père adoptif pourra ce soir, à son arrivée, lui confirmer....

GUSTAVE, en désordre.

Ah ! monsieur, je n'ai pas besoin de sa présence pour sentir toute l'horreur de ma position ; je crois tout, je me sou mets à tout, grand Dieu ! ( *Il tombe anéanti sur un siège.* )

BOURVILLE, à sa fille.

Prononce.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE, ouvrant la porte avec violence.

Ah ! mon cher maître !

BOURVILLE, *vivement.*

J'avais donné l'ordre....

AMBROISE.

Vous ne souffrirez pas ce départ subit.

BOURVILLE.

Comment ?

AMBROISE.

C'est en vain qu'il m'a ordonné de le taire ; j'accours vous le dire ; il est descendu , la chaise de poste est attelée.

BOURVILLE.

Explique-toi donc !

AMBROISE.

Pauvre monsieur Léon , il va nous quitter , partir pour jamais , peut-être !

GUSTAVE, *frappé de ces derniers mots, se lève brusquement*

Lui , partir ! non , je ne le souffrirai pas , je serais encore la cause de son exil ! Monsieur , si je n'ai plus d'autres droits à vos bontés , j'en aurai sans doute à votre reconnaissance , en le ramenant dans vos bras. (*Il s'éloigne impétueusement.*)

HONORINE, *tendant les bras vers lui.*

Gustave ! (*Elle reste immobile, les yeux fixes.*)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GUSTAVE.

HONORINE.

O mon Dieu ! le voir avili , déshonoré ; le malheureux ! que va-t-il devenir ? Ah ! ce coup affreux est au-dessus de mes forces.

BOURVILLE.

Honorine ! elle demeure immobile ; Suzanne , Ambroise , ne l'abandonnez pas ; chère enfant , ah ! j'aurais dû prévoir , malheureux... ! Ma fille , Honorine , la voix de ton père ne retentit-elle plus jusqu'à ton cœur ! (*Honorine tend la main à son père sans pouvoir parler, la ramène sur son cœur, et tombe sur son siège.*) Ses yeux se ferment , mes amis ; des secours , soutenez-la ; je vais moi-même....

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

N'avancez pas, monsieur; n'avancez pas.

BOURVILLE.

Laisse-moi; des secours!

GEORGES.

N'avancez pas, vous dis-je! il n'en a plus besoin.

BOURVILLE.

Quoi! Léon?

GEORGES.

Le voici.

HONORINE.

Et Gustave?...

LÉON, *arrivant, hors de lui.*

Mon pauvre frère! la chaise était lancée; Léon, tu ne partiras pas, s'écriait-il en se précipitant à la bride des chevaux. Il n'en a pas dit davantage; renversé, foulé aux pieds, écrasé sous la roue...

HONORINE.

Ah! je me meurs.

LÉON.

Il est le premier objet qui frappe les yeux de notre malheureux père, à son arrivée.... (*Il s'attache à Bourville.*) Venez, venez.... (*Il pousse la porte du fond.*)

## SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

TOUT LE MONDE.

(*On voit dans la cour, au milieu des gens de la maison qui tiennent des flambeaux, Gustave étendu, à demi-couvert du manteau de Duplessis, renversé sur le corps du malheureux.*)

( 63 )

LÉON, *après de vains efforts pour éloigner Duplessis, s'écrie à Bourville.*

Mon ami, venez, venez arracher mon père à cet horrible spectacle!

(*Honorine, les yeux égarés, se relève des bras de Suzanne, et tombe à genoux sur le seuil de la porte.*)

JULY 35

FIN.